

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts 5 cents la copie

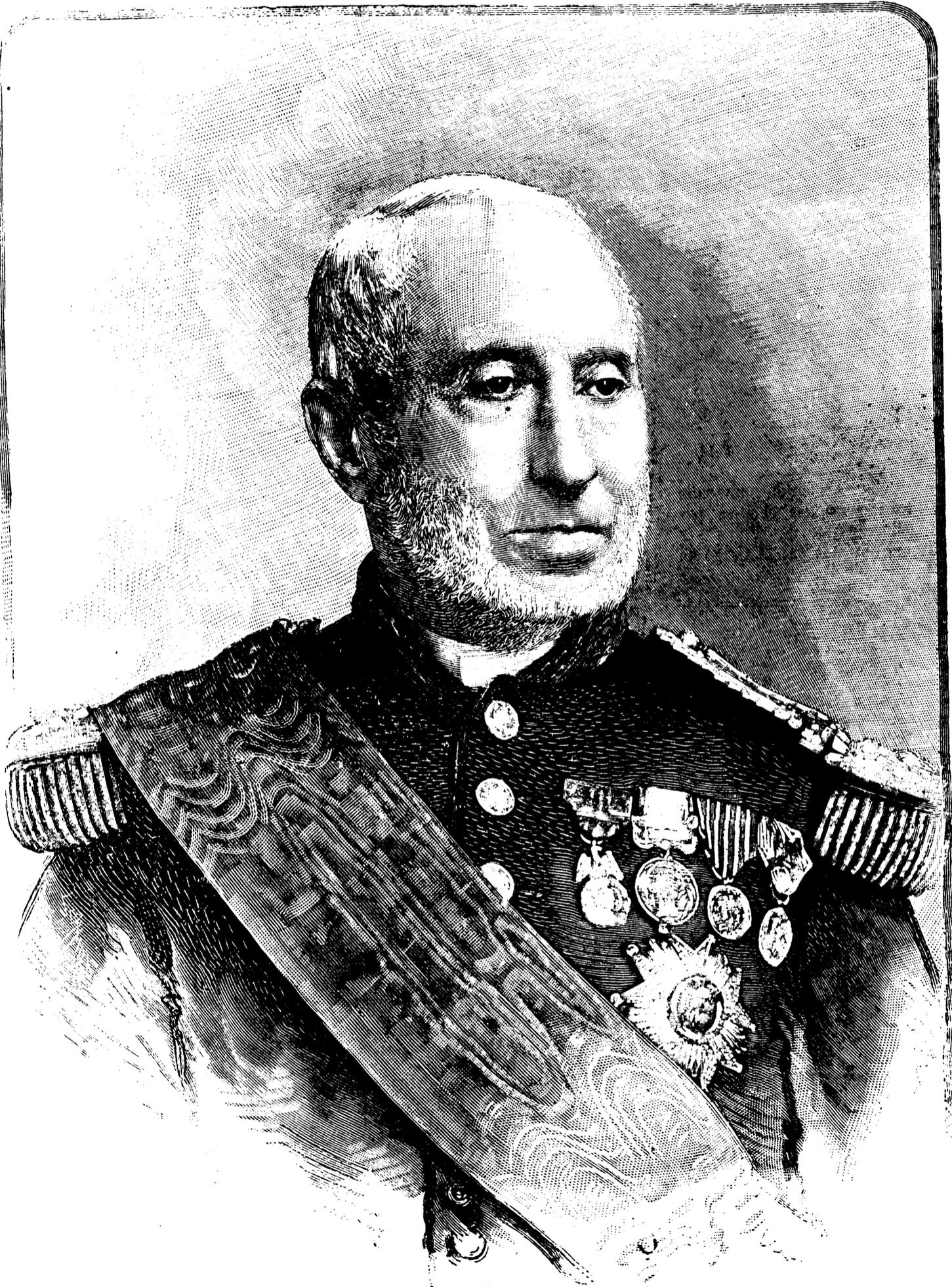
8^{ME} ANNEE, No 416 - SAMEDI, 23 AVRIL 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE VICE-AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, DÉCÉDÉ
(Pour l'article, voir *Le Monde Illustré* du 2 avril 1892)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 AVRIL 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Fantaisie : Le Juif Errant; par Benjamin Salte. —Notre prochain feuilleton—Poésie : Courage, par Frid Olin.—Leur premier jour de bonheur par Pierre Salles.—Histoire d'une décision, par Chs du Nord.—Ne prêtez jamais vos clefs, par Charles Lexpert.—Recettes d'économie domestique.—M. Glackmeyer.—L'arrivée des outa des, par C.-A. Gauvreau.—Carnet du *Mont-Il-Ste*, par J. St.-E.—Petite revue, par Beck.—Primes du mois de mars.—Bibliographie par L. de la Morinerie.—Notes et faits.—Feuilletons.

GRAVURES.—Portrait du vice-amiral Jurien de la Gravière, décédé.—Portrait de M. Chs Glackmeyer décédé.—Australie : Une mission australienne (sept croquis).—Beaux-Arts : L'ambulance de la Comédie-Française pendant la guerre de 1870.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

FANTAISIE

LE JUIF ERRANT

* * C'est un type, celui-là. Renommée universelle, mais peu enviée. Tous les poètes en parlent—les chansonniers surtout. Il représente sa race, dispersée et constamment existante sur les points du globe où se concentrent le commerce, le va et vient de l'argent, et parfois aussi la misère : en Pologne, par exemple. Le peuple Juif était nomade, ou sans patrie, dès les temps bibliques. Ne pas confondre avec le Canadien Errant, qui date de deux siècles tout au plus et qui n'est entré dans la chanson que depuis cinquante ans, par la grâce d'un écolier du séminaire de Nicolet : Antoine Gérin Lajoie, le plus sédentaire des hommes.

On a mis, sur la tête de ce personnage appelé le Juif Errant, la réprobation qui résulte de l'acte inouï du forfait, du déni de justice dont s'est rendu coupable le peuple juif il y a près de dix-neuf siècles. La légende fortifie la croyance historique, comme toujours. Ne la détruisons pas : elle est un enseignement, une leçon, un exemple de ce que mérite l'ingratitude.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif Errant !

—La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans :
J'avais douze ans passés
Quand Jésus-Christ est né.

Juste ciel ! que ma ronde
Est pénible pour moi.
Je fais le tour du monde
Pour la centième fois.
Chacun meurt à son tour
Et moi je vis toujours !

Je traverse les mers
Les champs et les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Montagnes et coteaux.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique
Grande mortalité.
La mort ne me peut rien :
Je m'en aperçois bien,

C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur ;
Si mon crime s'efface
J'aurai bien du bonheur.
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans.
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

Ce sont les couplets populaires, lesquels se modifient avec les générations et dont le premier auteur n'est pas connu. Ils datent du moyen âge peut-être, mais pas auparavant.

Béranger a rajouté le sujet, en artiste, sans parvenir néanmoins à faire oublier la primitive conception.

Chrétien, au voyageur souffrant,
Tends un verre d'eau sur ta porte,
Je suis, je suis le Juif Errant
Qu'un tourbillon toujours emporte.
Sans vieillir, accablé de jours
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours,
Mais toujours et soleil se lève.

Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours :
Toujours, toujours, toujours, toujours !

Dieu m'a changé pour me punir.
A tout ce qui meurt je m'attache,
Mais du toit pût à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Vous qui m'avez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge !

Gustave Nadaud a aussi composé un *Juif Errant*. Ses vers sont moqueurs et remplis de doute, quoique poétiques. Je n'aime pas cela. Il faut épouser une cause nettement ou n'en point parler.

* * C'est à mon tour, n'est-ce pas ? Je vous dirai donc en confidence que, Mark Twain et moi, nous avons fait des recherches, longues et fructueuses, pour reconstruire l'histoire d'Isaac Ahasverus alias Laquedem ; nos renseignements proviennent des archives du Groënland, des Académies du centre de l'Afrique, de la bibliothèque inconnue des Pyramides, de la banlieue de Montréal, des steppes de la Russie, des cavernes des Pyrénées, de l'Institut Canadien d'Ottawa, et beaucoup de ce qu'a produit notre coup d'œil extra-historique et philosophique. Nous publierons bientôt sur ce sujet un ouvrage en onze cents volumes, tous plus intéressants les uns que les autres, et qui ne seront distribués qu'aux amis intimes. C'est trop de science pour le commun des mortels, car nous sommes tous mortels, y compris le Juif Errant qui se plaint pourtant de durer toujours.

* * Je vous vois venir avec le *Juif Errant* d'Eugène Sue. Allons donc ! Il n'y a rien là-dans, sauf une brochure d'élection municipale. Paris n'est pas le monde entier. Je suis plus riche que le romancier, et plus authentique surtout.

Isaac Laquedem descend, en ligne diagonale, d'un fils de Cain, oublié des historiens, mais reconnaissable à de longues jambes, qui datent d'avant l'invention des bottes de sept lieues dont il est dit un mot dans le conte si vrai du Petit Poucet. La descendance de ce fils de Cain était rentrée à Jérusalem, après la captivité de Babylone et y avait fondé une manufacture de vélocipèdes. Notre Isaac prospérait, grâce au tarif protecteur des industries nationales des Juifs,

C'étaient un bourgeois cosu, du boulevard Josué, et il possédait, avenue David, deux belles maisons qui se louaient avantageusement. C'est pourquoi on disait de lui : "il vit de ses rentes," ou "il vide ses rentes," car en dépit de ses revenus, on ne le voyait jamais avec plus de cinq sous dans sa poche. Il a conservé cette coutume.

Lorsqu'il s'oublia au point de commettre l'insolence qui l'a rendu célèbre et qu'il regrette si amèrement, il ressentit, tout à coup, dans les mollets, un chatouillement dont il ne s'expliqua pas la cause tout d'abord. Ces agaceries des muscles et des nerfs s'étendirent à la hanche et au pied. Il éprouva le besoin de marcher pour s'en rendre maître. Un jour, il sortit de la ville, en simple promeneur, et ne revint que longtemps après. Ce fut le commencement d'un voyage interminable. Jeudi passé, il y avait dix-huit cent cinquante-neuf ans que ce départ a eu lieu.

* * Sa première étape eut lieu à Carharnüm. O y logeait à la nuit pour cinq sous. Déjeuner, même prix.

Il était dans sa destinée de ne jamais revenir sur ses pas. Croyant donc reprendre le chemin de sa manufacture, il lui tourna le dos et arriva à Damas, où il dépensa plusieurs fois cinq sous sans comprendre d'où lui venait l'argent, car n'ayant que cette somme il la dépensait et retrouvait cinq autres sous au fond de sa bourse lorsqu'il en avait besoin. A Damas, si j'ai bonne mémoire, ses extravagances atteignirent la piastre, sans expliquer la source de sa prodigalité. Il est vrai que la piastre de ce pays-là correspond juste à cinq sous de notre monnaie.

La démangeaison des jambes continuait. Isaac regarda le soleil, crut s'orienter sur Jérusalem et reprit sa marche. Il arriva en Perse, pays ainsi désigné par les géographes modernes parce que le Juif Errant y perça pour la première fois aux yeux des populations qui n'avaient jamais vu de Juif.

Dans la ville de Téhéran, plusieurs notabilités vinrent à sa rencontre et lui demandèrent s'il était le Juif Errant, et c'est alors seulement qu'il comprit le rôle qu'il jouait dans le monde. Pour prouver son identité, il mit la main dans sa poche et en retira une pièce de cinq sous, à l'effigie de la reine Victoria. On lui fit voir les monuments de cette ancienne capitale, puis comme les échevins lui parlaient d'Alexandre le Grand, il eut la curiosité de suivre la route tracée par ce héros dans la direction de l'Inde, où il arriva l'an 98 de notre ère, en pénétrant par le Pendjab. A Delhi, nous perdons sa trace.

* * Il était devenu passionné pour les voyages et se proposait d'adresser des lettres aux journaux de Montréal sur ce qu'il voyait. Le malheur est qu'il ne savait pas écrire dans ce temps-là.

Certains renseignements nous font croire qu'il vécut en Chine et y consulta les mandarins lettrés, dans le dessein de se guérir du picotement des jambes.

Nous le retrouvons, au milieu du troisième siècle, près du golfe Persique, rentrant à pied dans sa patrie, pour revoir Jérusalem et retenir le loyer de ses maisons. Il fut surpris d'apprendre que, durant son absence, Titus avait bouleversé les principaux édifices de la ville, brûlé le temple, etc., de sorte que le commerce s'y vélocipèdes ne marchait pas du tout. Cependant, les locataires de ses immeubles furent de bon compte avec lui, vu qu'il n'exigeait pas plus de cinq sous ne pouvant en accepter davantage. Il leur donna quittance générale pour une période de deux cent treize ans écoulés.

Le bruit de son retour attira une grande foule sur la place publique. Il se sentit comme inspiré ou possédé d'un esprit quelconque, et adressa la parole en ces termes : "Citoyens" dit-il, "concitoyens !" Une violente secousse du sol l'interrompit, en jetant l'auditoire dans cette posture humiliante que l'on appelle les quatre fers en l'air.

Il voulut poursuivre son discours, néanmoins, mais le pavé s'agita de nouveau et la foule prit peur. Aussitôt la popularité du Juif Errant s'évanouit.

* * Les chatouillements recommencèrent. Cette fois, il partit pour l'Égypte et y acheta les ai-guilles de Cléopâtre, qu'il se proposait de revendre avec profit aux Américains et aux Anglais. Après les avoir mises sous clef en attendant la création de l'Angleterre et la découverte de l'Amérique, il parcourut le Sahara et prit les notes nécessaires à la préparation des plans de M. de Lesseps pour amener des actionnaires dans ces endroits. Vers l'an 392, il devint officier de l'académie de Tom-bouctou, un corps de savants qui ne connaît ni l'écriture ni la photographie, mais qui admet les poètes—or Isaac a composé des lamentations sur le malheur de vivre trop vieux !

A plusieurs siècles d'intervalle, il a aussi été reçu membre titulaire des Muses Santonnes, en compagnie de quelques Canadiens très charmés de la rencontre.

La curiosité le poussa ensuite vers l'Europe. Se trouvant un jour sur les bords du Rhône, il eut connaissance des barbares de la Germanie et se douta qu'ils allaient renverser l'empire romain. Belle occasion de se faire tuer ! En moins de rien, il devint Visigoth et se mit à parler destruction, plaies et bosses, dynamite etc. On le surnomma Massacrini Massacrino, en prévision de la langue italienne qui n'était pas encore faradassée, comme nous disons à présent. Au bout de six mois, notre homme était chef d'un clan qui s'illustra dans les batailles de ces terribles campagnes dont l'histoire est connue de chacun.

Après la conquête de Rome, Isaac n'étant ni mort ni mourant, mais seulement couvert de gloire, on lui donna pour sa part de butin le royaume de Lombardie, où il régna cent huit ans. Cette longévité provoqua des soupçons. Ses ministres et les deux chambres du parlement réunis lui demandèrent si, par hasard, il n'était pas le Juif Errant, d'autant plus qu'il roulait sa bosse par tous les chemins, comme notre Guillaume II, et qu'il n'avait jamais conservé dans le trésor public aucune somme dépassant cinq sous. Il fut obligé de répondre honnêtement, sur son serment d'office, et perdit la couronne, car les barbares entretenaient des préventions contre les Juifs. On l'accusait aussi de boodlage, mais bien à tort.

* * La nostalgie s'empara de son âme. Il retourna à Jérusalem, régla avec ses locataires, et commença l'établissement d'une fabrique de sucre de betterave. Voyez le guignon : les rues dans lesquelles il passait ondulaient sous ses pas comme une mer agitée, les édifices chancelaient, les poteaux de télégraphe dodelinaient de la tête, si bien que le conseil municipal proscrivit l'infortuné garçon, lui permettant toutefois de nommer un procureur résidant pour gérer ses affaires locales. C'est alors qu'il composa la fameuse strophe :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif Errant !

Pour témoigner au peuple de Jérusalem qu'il renonçait à tout rapport avec lui, et que son ingrate patrie n'aurait pas ses os lorsqu'il serait enfin maître d'en disposer, il changea son nom hébreux de Ashasverus en celui de Laquedem qui a une teinte latine susceptible d'irriter les oreilles des Juifs.

A partir de ce moment, il fut sans cesse malheureux. Il vécut d'abord en Espagne. Dans une de ses heures sombres, la pensée du suicide traversa son esprit et il se précipita du haut des colonnes d'Hercule dans le détroit de Gibraltar. Quelle ne fut pas sa surprise en s'apercevant qu'il savait nager et que l'eau de la mer est amère ! Des pêcheurs le recueillirent au rivage, un peu évanoui, c'est vrai, mais parfaitement lavé. Il était alors âgé de six cent quarante ans et venait de prendre son premier bain.

" Marche ! " lui criait la destinée. Ce mot commençait à l'ennuyer. Il gagna la France, s'enrôla sous Charles Martel et courut sus aux Sarrasins, dans l'espoir de se faire assommer par eux, mais les mécréants se contentaient de recevoir ses coups sans s'inquiéter de les lui rendre. Tout lui

réussissait à l'inverse de ses désirs ; il devint le Petit Caporal de l'armée des Francs.

* * Un peu plus tard, je le retrouve au milieu des troupes de Charlemagne combattant les Saxons, toujours invulnérable et désespéré de vivre si longtemps. En l'an 802, l'empereur voulut lui confier le commandement d'une place de guerre ; il refusa poliment par ces mots :

Monsieur, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur :
Jamais je ne m'arrête
Ni ici ni ailleurs.

Autant valait dire : " Je suis le Juif Errant." Cet aveu lui fit perdre son grade. Et le voilà de nouveau sans emploi. Marche, marche, marche !

Un jour près de la vi le
De Bruxelles en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'aborder en passant.

C'est ainsi que le fait est raconté dans la chanson. La vérité, c'est qu'il était à la recherche de Geneviève de Brabant, qui passait pour s'être égarée dans le pays en allant voir un avocat de Chicago pour obtenir un acte de divorce, car elle n'aimait pas l'infâme Golo qui riait souvent d'elle, si bien qu'elle lui disait : " Je ne veux pas que tu rie Golo ! "

* * Sous Godefroy de Bouillon, le triste Isaac revit Jérusalem et trouva ses maisons en cendres, détruites par ses amis les Croisés. Le Tasse dans la *Jérusalem Délivrée* donne une description saisissante de notre personnage ; elle est conçue en deux lignes seulement :

" Jamais on n'avait vu
Un homme aussi barbu."

Il n'y a qu'un grand poète pour s'exprimer si agréablement. C'est encore lui qui, faisant parler Isaac, lui met dans la bouche les vers suivants :

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles, des chocs
Qui coûtaient bien des vies.

Car il était jaloux de ceux qui parvenaient à se faire tuer. La voix mystérieuse continuait de lui crier : " En avant, marche ! " et il obéissait machinalement, sans regarder à ses pieds, espérant bien tomber dans quelque précipice et se rompre le cou, mais non ! il est né sous une mauvaise étoile et la chance s'écarte de lui partout.

Durant les pestes, les choléras, les fièvres de toute nature qui ravagèrent l'Europe au moyen-âge, Isaac se fit médecin dans le but de mieux approcher des malades et de périr de la contagion. Peine inutile : il acquit une réputation immense comme praticien, sans pouvoir s'immoler lui-même pour aller dans un monde meilleur.

Un long silence règne sur son compte, de 1380 à 1492 et c'est alors qu'on le retrouve sur l'un des navires de Christophe Colomb allant à la découverte de l'Amérique. Les Sauvages ne voulaient ni le manger ni le tuer. Il s'en retourna penaud et comme il avait appris à écrire, à temps perdu, il publia un livre dans lequel il attribua la connaissance de l'Amérique à son ami Vespuce.

Tous les historiens savent que le Juif Errant est venu en Canada avec Cartier et Roberval et qu'il failit y mourir du scorbut, à bord de la *Grande Hermine* ; un chef algonquin le sauva en lui faisant boire de la bière d'épinette. C'est donc en Canada qu'il fut sur le point de . . . , de gagner son point !

Quelques temps après, je le vois faisant des expériences sur la vapeur d'eau, en compagnie de Denis Papin qui, lui aussi, cherchait le moyen de se faire sauter, mais à quoi sert ! Isaac n'avait pas même réussi à se faire bombarder dans les airs avec son camarade Schwartz, l'inventeur de la poudre.

La dynamite, les chemins de fer, les courants

électriques, les pilules patentées n'ont aucun effet sur sa constitution. Il résisterait même au scandale du Pacifique ou de la Baie des Chaleurs, et il s'en va actuellement par les routes chantant avec mélancolie :

La mort ne me peut rien
Je m'en aperçois bien.

* * Drumont, auteur parisien, a écrit, il y a deux ans, un livre contre les Juifs, qui exercent, dans le milieu européen, une " pesée " formidable sur la finance, et il termine en promettant au Canada une invasion du peuple israélite, côté des pauvres et côté des ramasseurs d'argent—ce qui veut dire que le Juif Errant et ses pareils vont se fixer parmi nous, chose possible, car nous sommes des brebis à tondre, et le Juif Errant s'arrêtant une bonne fois dans sa course, prouverait que rien ne se fait dans le monde sans aboutir au Canada. Ceci étant sérieux, je vous laisse à vos méditations.

Benjamin Sulte

NOTRE PROCHAIN FEUILLETON

C'est dans quinze jours, avec son numéro 418, le premier de sa neuvième année, que le MONDE ILLUSTRÉ commencera à publier un nouveau et magnifique feuilleton, simultanément avec les dernières pages de *Carmen*, cet émouvant récit qu'il parviendra peut-être à faire oublier. Au seul nom de Jules Mary, en effet, l'auteur de ce nouveau feuilleton, on s'attend déjà à un chef-d'œuvre : ce sera bien mieux encore lorsqu'en le lisant on se sentira envahi de la plus poignante émotion, de joie ou de tristesse, qu'on pleurera avec ses héros ou qu'on se délectera avec eux ; que l'on sera forcé de s'avouer, que jamais l'on n'a rien vu de mieux, rien suivi d'aussi bien même, peut-être. On verra que le maître, et très justement populaire romancier parisien, non content d'enlever la palme à ses confrères, a réussi à se surpasser lui-même dans cette ravissante histoire d'amour, où le repentir des affections fausses, le regret des affections pures, perdues, est fouillé, analysé jusqu'au vif, et à l'encontre de tant d'œuvres mal-saines de nos jours, nous laisse, au dénouement, une satisfaction morale, réelle, en un cœur meilleur.

Une amélioration que va faire LE MONDE ILLUSTRÉ, à propos de son prochain feuilleton, ne contribuera pas peu à en augmenter la vogue. A bien des reprises, lecteurs et amis nous ont sollicités de remettre en vigueur notre ancien système de feuilleton imprimé séparément du reste du journal.

Dans ces trois ou quatre derniers volumes, l'édition du journal à seize pages, au lieu de douze, nous avait empêchés de réaliser leur vœu. Grâce à une ingénieuse disposition qu'il nous est loisible d'adopter à présent, nous allons y parvenir heureusement. Nous inaugurerons ce système, tout neuf en notre pays, avec la première semaine de mai. L'édition à seize pages sera la même qu'avant, seulement, disposée de telle façon que, le journal une fois découpé comme à l'ordinaire, le lecteur pourra en tirer le feuilleton troisième, soit les pages cinquième et sixième de la livraison, et avoir ainsi son feuilleton séparément du reste. Sans doute, on se réjouira de cette innovation.

Le monde juge d'après les résultats ; il ignore les procédés dont on s'est servi pour les obtenir.—GEORGES ELLIOT.

Les économistes reconnaissent que la charité rend les plus grands services à ceux qui l'exercent mais considèrent que l'effet est quelquefois tout autre sur ceux qui en sont l'objet.—LÉON SAY.



COURAGE !

A Melle MARIE-LOUISE

Notre âme a parfois de folles tristesses
Dont on ne saurait dire la raison ;
Mais un cœur chrétien de ces petites
Doit savoir franchir le morne horizon.

Votre âme s'afflige, et vos yeux la blessent,
A voir tout en noir malgré la saison ;
La mort la poursuit de froides caresses,
Quand le monde entier entre en floraison.....

Prenons bien la vie avec sa souffrance,
Et sans gaspiller la sainte espérance
Pour approfondir nos chagrins divers.

Refoulez, ma sœur, ces peines étranges :
Haut ! les cœurs chrétiens, qui doivent être anges
Parmi tous les deuils de notre univers !

Fridt Olufsen

NOUVELLE

LEUR PREMIER JOUR DE BONHEUR

Le comte d'Aisguevilles avait déjeuné au cercle, ce matin-là, et, comme il regagnait son hôtel de la rue de Varenne, il maudissait le mauvais démon qui l'avait poussé à quitter son logis, car il s'était beaucoup ennuyé ; il n'avait pas trouvé un visage sympathique, et, après son repas, il avait perdu vingt-cinq louis sotttement. Puis, il était mécontent de lui-même, triste, ennuyé, saisi à la gorge par ces premiers brouillards d'hiver qui enveloppent Paris d'un voile de mélancolie.

C'était une habitude qu'il avait prise, au début de son mariage, de déjeuner hors de chez lui et de n'y dîner que rarement, — non qu'il ne fût amoureux de sa femme, mais il l'était avec une retenue pleine à la fois de décence et de galanterie, ainsi qu'il convient aux gens de son monde.

Et cependant, quand la tante de Drionne lui avait présenté la petite pensionnaire, qui est aujourd'hui la comtesse d'Aisguevilles, elle avait cru, elle avait espéré que ces deux orphelins, riches tous deux, portant tous deux de grands noms, feraient un charmant ménage. — plus qu'un charmant ménage, — un ménage d'amoureux.

Dès les premières rencontres, Mme de Drionne avait pu croire que son rêve se réalisait : il y avait eu comme un élan entre les fiancés. Puis, le mariage s'était célébré correctement, avec entrefilets dans les journaux, une soirée superbe de contrat. Et l'histoire des jeunes mariés avait ressemblé banalement à celle de presque tous leurs amis : deux mois dans un château de Bretagne, au milieu d'une solitude absolue ; deux mois dans le fracas des chasses ; l'installation dans l'hôtel de la rue de Varenne ; et l'inscription d'une loge à la Comédie et à l'Opéra, en remplacement du fauteuil qu'occupait auparavant le comte....

La douairière avait demandé plusieurs fois à la jeune femme :

— Es-tu heureuse, petite ?

Heureuse !... Peut-être pas ainsi qu'elle l'eût rêvé ; mais, pouvait-elle se plaindre !... Connaissait-elle une seule de ses amies qui fût plus heureuse qu'elle ?

— Mais oui, ma tante, mais oui. Mon mari est charmant !

— Charmant ! charmant ! s'écriait la vieille tante, on dit cela d'un cousin, d'un importun, du monsieur qui sait danser sans déchirer vos dentelles ; mais, pour le mari, le maître auquel on est à jamais lié.... charmant, c'est maigre !

Et elle ajoutait, en secouant la tête :

— Ces enfants m'inquiètent ! Il leur manque.... il leur manque.... je ne sais pas au juste ce qui leur manque.... comme une étincelle....

.... Le comte était rentré chez lui : et, malgré les belles tapisseries qui décorent son fumoir et la flamme qui se reflétait sur les landiers de fer forgé, il ne pouvait dissiper cette mélancolie noire qui l'assombrissait depuis le matin.

Et pas un bruit dans l'hôtel. Un calme glacial.

Si du moins sa femme était venue le retrouver, l'égayer par ses éclats de rire ! Mais il avait vu des traces de roues sur le sable de la cour.

Il sonna pour s'informer :

— Madame est sortie ?

— Oui, monsieur ; madame était déjà partie, quand monsieur est rentré.

Partie ? En belle toilette sans doute ! Pour aller bavarder chez ses amies....

Cet hôtel grandiose, avec son enfilade de salons, son accumulation de hauts meubles, lui pesait, maintenant qu'il était bien sûr d'y être seul.

Pour chercher une distraction, il se rendit dans la serre, et remarqua aussitôt que toutes les fleurs avaient été cueillies ; des tiges, des feuilles étaient éparses sur le sol.

Il appela le jardinier :

— Qui a coupé tout ceci ?

Le jardinier ne put répondre exactement à sa question, il dit seulement :

— Peut-être madame.... Et sans me consulter ! car, enlever de telles fleurs, c'est un massacre !

Pendant un instant, le comte fut pris d'un accès de jalousie ; puis il se mit à sourire.

— Bah ! Je suis fou !.... c'est un enfantillage, voilà tout. Elle a cueilli ces fleurs pour quelque fête, pour un goûter de jeunes femmes.

Mais tout cela augmentait son ennui, cette sorte d'angoisse dans laquelle il se débattait.

— Allons ! murmura-t-il, une mauvaise rafale aura passé sur moi !

Il quitta la serre, dont la verdure lui semblait morne sans l'éclat des pétales rouges et bleus. Il essaya de lire, pour écarter un peu ces heures d'attente ; mais pas un seul des livres qu'il prit tour à tour dans sa bibliothèque ne lui convint. Il alla contempler le dernier paysage qu'il avait acheté : c'était une des pages les plus lumineuses de Corot, avec un nimbe doré qui traversait des feuillages au bord d'une mare ensoleillée. Ce contraste éclatant lui fit mal. Et crispé, sentant qu'une humeur méchante lui prenait au cœur, il sortit de sa galerie et rentra dans le grand salon, où les anciens portraits des Aisguevilles se détachaient sur les murs tendus de lampas.

Alors, il vit soudain le portrait de la comtesse d'Aisguevilles, sa mère. Et il s'arrêta :

— Pauvre mère !

Il resta longtemps, admirant les traits un peu amaigris de la comtesse ; car on avait fait ce portrait à l'époque où son fils commençait à prendre pied dans la vie élégante. Les médecins appellent cela une crise d'âge ; c'est simplement une crise du cœur ; toutes les mères souffrent à ce moment, parce qu'elles comprennent que leur enfant leur est enlevé et qu'il ne leur reviendra que longtemps après, si jamais il doit leur revenir. Lui n'était revenu à sa mère que pendant sa dernière maladie ; il l'avait admirablement soignée ; et, durant trois années, il était allé souvent au cimetière. Il était allé souvent au cimetière. Il n'avait cessé de faire ce pieux pèlerinage que depuis son mariage ; la douairière elle-même lui avait dit :

— Cela attristerait ta femme.

Et ce fut seulement devant ce portrait qu'il se souvint que ce jour-là était le jour des morts.

— Pauvre mère ! J'avais oublié.... Pardonne-moi !

Il donna rapidement ses ordres.

— Mon coupé.... vite !

Ensuite, malgré les remontrances de son jardinier, il enleva les plus belles de ses plantes :

— Ma femme a pris les fleurs pour satisfaire quelque caprice ; moi, je prends les plantes pour la tombe de ma mère !

Il se cramponnait à ce nom de mère qui le consolait déjà. Il lui semblait qu'il l'avait là, auprès de lui, qu'il lui contait sa douleur, son isolement,

son écoeurement de la vie banale qu'il était forcé de mener. Et, d'avoir ainsi partagé sa douleur avec elle, il souffrait moins. Il n'en voulait plus à la comtesse de n'avoir pas deviné qu'il désirait la voir ; ce n'était point sa faute, après tout :

— Elle est si jeune, si enfant !... Elle ne peut avoir compris, elle.... O ! ma chère mère !

Le coupé du comte d'Aisgueville avait peine à se frayer un passage au milieu de la foule qui, de tous côtés, comme une immense procession, se rendait pieusement au cimetière du Père Lachaise pour honorer ses morts. Et le comte, par les vitres, voyait cette foule portant des couronnes et des fleurs ; il éprouvait une joie enfantine à la pensée que pas une tombe ne serait aussi bien garnie que celle de sa mère.

Mais à sa joie, à la volupté que lui donnait son ancienne douleur, se joignait un remords. Il avait largement payé pour que toujours le jardinet qui bordait cette tombe fût soigné, pour qu'on renouvelât les bouquets dans les vases ; mais avait-on exécuté ses ordres ? N'allait-il pas trouver sa chère tombe abandonnée ?

Il y avait si longtemps qu'il n'était pas venu s'agenouiller sur la tombe de sa mère, qu'une fois entré dans le cimetière, il s'égara d'abord, entraîné par la foule.

Autrefois, il connaissait bien le chemin ; il fut obligé de le demander à un gardien.

Puis, lorsqu'il fut à une petite distance du caveau de famille, il aperçut une silhouette noire ; et il tressaillit en reconnaissant sa femme.

Cette idée que lui, l'homme, le fils, n'avait eue que par dévouement, par ennui, elle l'avait eue, elle, la femme, qui n'avait jamais connu sa belle-mère, elle l'avait eu naturellement.

Le comte attendit, s'imaginant qu'il allait voir avec sa femme quelqu'une de ses amies. Non, la comtesse était bien seule ; seule elle avait cueilli les fleurs puisque aucun des domestiques ne l'avait vue ; et elle était seule plaçant ces fleurs dans les vases, entrelaçant des branches vertes autour des barreaux de la grille. Et quand elle eut fini d'orner la dernière demeure, elle s'agenouilla et pria.

— Clotilde ! murmura-t-il en s'agenouillant auprès d'elle.

— Ah ! prononça-t-elle simplement, je vous attendais.

Il remarqua alors que le caveau de sa famille, de sa mère, était mieux entretenu que ceux d'alentour : il y avait des dispositions de fleurs, des arrangements que seule une femme sait inventer, puis, dans le fond, un crucifix de cuivre, qu'il avait récemment acheté à une vente.

— Vous avez bien fait d'apporter toutes ces plantes, dit-elle. Pour un jour comme celui-ci, je n'aurais pas eu assez de mes fleurs.

Quand ils eurent assez prié, ils remontèrent dans le coupé du comte et ils partirent serrés l'un contre l'autre.

Le comte était très ému ; mais elle était tranquille, elle ; elle avait bien deviné, et dès les premiers jours, que son mari ne l'aimait pas encore, et elle avait décidé qu'elle attendrait. Et maintenant, elle comprenait que son heure de bonheur était enfin venue.

— Ah ! Clotilde ! comme je m'en veux d'être sorti ce matin ! Que je suis coupable de n'avoir pas compris encore toutes les délicatesses de votre cœur.

— Oh ! mon ami....

— C'est presque un pardon que j'ai à vous demander. Jusqu'à ce jour, nous avons vécu comme deux étrangers.... C'était ma faute, la faute de notre monde, de nos habitudes....

— Qu'importe si, après nous être perdus, nous nous retrouvons ?

— C'est que nous avons perdu six mois de bonheur !....

— Nous saurons bien les regagner.

Ils restèrent assez longtemps silencieux. Puis Clotilde, plongeant ses beaux yeux dans ceux de son mari, et lui prenant les mains, dit :

— Je vais t'expliquer.... Notre tante de Drionne assure que nous avons tout.... pour être heureux, mais qu'il nous manquait quelque chose.... Je sais maintenant : ce quelque chose, c'était la bénédiction que ta mère vient de nous envoyer de là-haut !

PIERRE SALES.

HISTOIRE D'UNE DÉCISION

En janvier 1888, je portais mes dix-neuf ans avec des airs joyeux, sans plus me soucier de l'avenir. Pourquoi, d'ailleurs, tant de préoccupations inutiles ? A l'automne seulement, je devais suivre un cours, quel qu'il fût. Mon père le voulait ainsi et, en bon fils, je pris le parti d'attendre gaiement ma vingtième année pour fixer un choix mûri par l'expérience. Tout ce temps, je m'amusa dans notre cercle d'intimes. Un ancien colonel, affable conteur, que l'infortune avait amené de France parmi nous ; un conseiller, ses trois fils, Jeanne leur sœur ; les deux nièces du protonotaire et l'oncle ; madame K... et sa cousine, une aimable jeunesse en cheveux blancs, le bon docteur de la famille et son fils André, l'heureux frère d'Alma, une brunette préférée de tous, puis la grand-mère ; voilà les plus marquants des habitués que nos salons revoyaient chaque soir à tour de rôle. L'après-midi, on se rencontrait encore ici ou là, pour se distraire, chacun à sa guise, soit aux cartes ou à d'autres jeux non moins innocents, quelquefois même à de simples causeries, pendant lesquelles les jeunes filles travaillaient... de la langue et des doigts.

Depuis quelques semaines, Alma ne venait plus à nos réunions de deux heures, et chaque jour nous la voyions passer pour une promenade d'où elle ne revenait que très tard. A la veillée, où nous faisons assaut à la discrétion, notre amie subissait en souriant nos malices sans jamais nous dire le but de ses longues courses, d'un côté où personne ne lui connaissait de relations.

Moi, le plus malheureux et le plus intrigué de tous, un beau jour je me rendis chez elle, décidé à connaître le mot de l'énigme. Mademoiselle était à se gâner.

— Bonjour, Alma, je te croyais malade... Et tu sors ? ajoutai-je sur un ton de regret et de surprise, fort bien joué.

— Mais pourquoi ne m'annonçais-tu pas ta visite hier ? Il m'eût été facile de changer mon programme, de sortir plus tôt... et ce trajet qu'il m'est impossible de remettre !!! Tiens ! je te fais un reproche tandis que je suis si heureuse de te voir.

— Mon jeu est d'un diplomate jaloux, pour ne pas dire plus. Tu t'obstines à nous cacher où tu vas...

— Chez des amis !

— Justement ce que nous appréhendions. Des amis ! je veux les connaître, ces rivaux de notre société. Voulez-vous me permettre d'accompagner votre mystérieuse, demandai-je en me retournant vers le docteur, qui riait de cette petite scène.

— Si ma fille y consent, Charles, je n'objecte rien...

— Oh ! papa, vous savez ma réponse ! mais vous, monsieur l'important, soyez-nous discret !... En avant, marche !

Une, deux, trois, et nous voilà en route, causeurs comme deux pinsons un jour de mai. Où l'on me conduisait ? le savais-je ?...

Nous allions toujours, suivant un quartier sombre, bordé de pauvres masures ; bientôt, au tournant d'une rue, nous nous trouvâmes en un champ tout couvert d'une neige molle que la tempête dernière y avait amoncelée et au bout duquel émergeait une maisonnette toute blanche sous le givre.

— Nous retournerons, Alma, impossible de tenter l'aventure, le chemin est impraticable ! Charge-moi de la commission et tu ne m'attendras point plus de dix minutes.

Un rire moqueur accueillit tout d'abord ma prévenance.

— Impossible, disait ma compagne, il faut m'y rendre moi-même... Mais j'avise mieux pour franchir ce rubicon d'un nouveau genre...

Elle de monter alors sur la clôture de bouleau et moi de lui offrir la main en marchant auprès. Nous riions si bien qu'il nous fallut dix minutes pour nous rendre, dix minutes qui me semblèrent longues à n'en plus finir, moi qui brûlais de savoir où nous allions par ce chemin du diable. Enfin ! on arrive, et je me trouve dans une pièce carrée,

servant à la fois, de cuisine et de chambre, dont une chaise boiteuse, une table, tant bien que mal sur ses quatre pieds, et une couchette de bois brut formaient tout l'ameublement. Un crucifix de plâtre, surmonté d'une rameau bénit, aux bras duquel un long chapellet se trouvait suspendu par un cordon noir, jetait des regards sympathiques et douloureux vers le malade languissant sur l'unique grabat. C'était un homme d'une quarantaine d'années, victime d'un accident qui, hélas ! avait nécessité l'amputation du bras droit. Depuis ce terrible malheur, la misère s'était faite l'hôte de la maison. La femme malade, dès longtemps, de la poitrine, s'exténuait à soigner son mari et son fils, un petit garçon souffrant d'une maladie nerveuse incurable.

Alma m'eut bientôt présenté comme un guide à toute cette famille dont je la sais le bon ange. Et alors elle mit l'enfant sur mes genoux, en disant de sa voix douce, de ne rien craindre, que j'étais bon comme le grand cousin, puis, sans s'occuper davantage de nous deux, elle alla à ses fonctions bienfaisantes. Pour moi, il s'agissait d'amuser P'tit Jean, à qui, dans cette intention, je prêtai ma pipe et tout ce que j'avais de propre à plaire. Le tic-tac de ma montre excita la curiosité du bambin... La bibite j'avait bien fort, à en faire battre un cœur d'enfant. La mère, heureuse des caresses prodiguées, engagea une conversation toute à la louange de l'amie que je suivais d'un œil attentif. Alma, après avoir injecté de l'acide carbonique dans le bras invalide posé d'une main légère le dernier bandage, en murmurant à l'oreille du malheureux maintes paroles de désignation. Pendant une heure et demie nous restâmes là elle à travailler, moi à m'édifier. Puis nous partîmes, encore plus heureux qu'avant, emportant les bénédictions de ces braves gens. Le champ gardait les mêmes difficultés au retour et c'est avec une joie pa-trop naïve que nous les franchissions ; notre gaieté tombait sans écho sur la neige diamantée par un ciel bleu... Et soudain, nous fûmes pris de gravité...

— De qui veux-tu faire le désespoir, Alma, en te cloîtrant ?

— Mais jamais encore je n'ai rêvé de voile, et de discipline... jamais !

— Une telle conduite me le ferait pourtant croire.

— Ma vocation n'est pas celle d'une religieuse, mais elle doit être utile au prochain. Or la charité est le plus beau moyen à prendre, facile à qui veut s'en servir. Que le médecin a donc de belles occasions de sauver les âmes et la sienne par cette charité secourable à tous, à toute heure. Il peut préparer son patient à vivre ou à mourir selon Dieu : à vivre en comptant sur la Providence pour calmer sa douleur, à mourir, en contemplant des sommets du Thabor, le ciel qu'on voit à l'horizon, le lendemain de la vie. Il peut du signe de la croix, tracer doucement le chemin du bonheur au delà de la tombe. Il est écrit, avec raison, qu'après le prêtre, le médecin a le plus auguste ministère, que chacun partage, s'il le veut bien, dans ce sens : qu'il est possible à tous d'assister les malades en les entretenant de Dieu. C'est ce à quoi je m'essaie, cet hiver. Ne ris pas de mes goûts... mais ris plutôt... comme tu sembles grave !...

Passant ainsi à un sujet moins sérieux, Alma rentra chez elle où je trouvai son père en compagnie du mien. Alors, devant ces messieurs, à la grande joie de tous, j'annonçai ma décision d'être médecin, un jour. Voilà pourquoi j'ai tenu ma promesse, et j'en suis à attendre mon diplôme maintenant.

CHARLES DU NORD

NE PRETEZ JAMAIS VOS CLEFS

(CONSEIL D'UN SAGE)

Mon voisin a pris sa valise sur ses genoux ; il me paraît anxieux ; il cherche dans toutes ses poches ; il fouille dans son porte-monnaie ; il regarde sur la banquette, dessous ; il écarte même mes jambes pour explorer mon siège. Enfin, il me dit :

— Vous n'auriez pas une clef de valise à me prêter ?

Je tirai de ma sacoche un trousseau de clefs et, le lui présentant, je dis :

— Voyez si vous trouverez votre affaire là-dedans.

Il essaya plusieurs clefs et finit par en trouver une qui ouvrit sa valise sans difficulté. Avec un soupir de satisfaction, il me rendit le trousseau en disant :

— Merci, monsieur, vous m'avez grandement obligé.

— Tout à votre disposition, fis-je poliment à mon tour.

Mon compagnon visita son sac avec une attention singulière, tout en me jetant à la dérobée d'assez étranges regards.

Tout à coup je le vis pâlir affreusement ; la bouche béante, il fixa sur moi des yeux si effarés et si ahuris que j'eus toutes les peines du monde à réprimer une violente envie de rire.

J'avais tort d'envisager la chose aussi plaisamment, car l'homme me dit avec brutalité :

— Monsieur, j'ai mis deux mille francs dans cette valise.

— Je ne le conteste pas, monsieur. Je pense même qu'elle pourrait contenir beaucoup plus.

— Et vous regrettez probablement qu'il n'en ait pas été ainsi.

— Mais qu'est-ce que cela aurait pu me faire ?

— Dame ! il eût été plus agréable de voler vingt mille francs que d'en voler deux mille.

— Que deux ? Je ne vous comprends pas.

— C'est vous qui m'avez volé ! !

— Ah ça, êtes-vous fou ?

— Non, non, je ne suis pas fou : mais vous, vous êtes un coquin ; vous voyez bien que vos clefs ouvrent ma valise, rendez-moi mon argent ! !

Je me levai furieux...

— Oh ! vous ne vous sauvez pas, hurla cet imbécile. Et il se cramponna à moi ; mon veston craqua. Pour dire le vrai, la colère me fit perdre toute mesure, et j'asséna à mon adversaire un terrible coup de poing en pleine figure. Il tomba sur la banquette en criant épouvantablement : Au voleur ! à l'assassin ! au secours ! ! et il se jeta de nouveau sur moi, la figure tout en sang.

Nous arrivions à une haie ; le chef de train, attiré par cet affreux vacarme, ouvrit notre compartiment ; on nous fit descendre ; il fallut s'expliquer. On me fouilla ; le sang qui couvrait mon agresseur plaidait pour lui !

Eh bien ? cette sotte affaire me fit perdre deux jours et dépenser une centaine de francs. Mais du diable qui aurait pu prévoir ou seulement penser à une pareille aventure ?

Le plus bête de la chose, c'est que le volé se rappela qu'il avait oublié de prendre ses fonds ; un télégramme le lui confirma.

Ah ! par exemple, si je prête encore mes clefs à un inconnu, et même à un connu !

Et je vous engage fort à faire comme moi.

CHARLES LEXPERT.

RECETTES D'ECONOMIE DOMESTIQUE

Nettoyage des armes de chasse.—Frottez le métal avec un chiffon imbibé d'huile de tartre. Si la rouille a attaqué l'arme, imprégnez avec de l'huile pendant quelques jours. Frottez ensuite avec un chiffon et de l'émeri très fin.

Recettes pour nettoyer les lainages.—Pour le lavage des tricotés de soie ou de laine, il faut procéder de la même manière que pour les lainages en général et les bas de soie en particulier. Essayez vos lainages dans de l'eau de savon de tède pendant une demi-heure, pour que toute matière grasse en soit extraite. Un peu d'ammoniaque si l'objet est un peu trop sali. Lavez ensuite en serrant l'objet sans le frotter ; quand il sera propre, rincez-le dans de l'eau pure tiède et éprenez l'eau sans torsion. Pour sécher, on doit suspendre dans toute sa longueur le tricot ou les bas, ou le jupon, et repasser avant que l'objet ne soit complètement sec, afin de conserver sa couleur primitive.



M. CHARLES GLACKMEYER

GREFFIER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL, DÉCÉDÉ

MONSIEUR CHS GLACKMEYER

Si la fidélité mérite en tout et partout sa récompense, le greffier défunt de la Cité de Montréal a bien un titre véritable à ce que son souvenir demeure, à ce que son exemple reste pour les générations à venir. Quarante ans de service actif dans un poste de la plus haute importance, à lui confié par ses concitoyens, et toujours ponctuel, et toujours dévoué, méritent bien de fixer l'attention sur un homme. Aussi le MONDE ILLUSTRÉ n'a pas voulu rester en arrière dans le concert unanime d'éloges que décerne la presse montréalaise au vénérable septuagénaire décédé. Nous offrons aujourd'hui, avec son portrait, quelques brièves notes sur sa vie.

M. Glackmeyer était d'origine allemande. Son grand-père, maître de fanfare dans l'armée anglaise, s'établit à Québec où il enseigna la musique jusqu'en 1852, époque de sa mort. Son fils, père du défunt, vint résider à Montréal et c'est dans cette ville que naquit l'ancien greffier de la cité.

M. Glackmeyer reçut son instruction classique au collège de Montréal. Il étudia le droit chez MM. Pelletier et Bourret. Admis au barreau en 1846, il pratiqua la profession d'avocat durant une année. En 1847, il entra à la corporation de Montréal comme assistant greffier. Il fut nommé greffier en 1859.

Homme d'ordre et d'habitudes régulières s'il en fut, M. Glackmeyer a été l'employé civique modèle. Il est noté, dans les registres municipaux, comme le plus assidu des officiers. Son expérience dans les affaires municipales et sa grande connaissance des lois ont valu à la cité de précieux services.

Catholique fervent, M. Glackmeyer était toujours prêt à souscrire aux œuvres de bienfaisance, et des plus charitables.

De son mariage avec Mlle Duvernay, naquirent dix enfants, dont trois vivent encore.

Toute l'administration de l'Hotel-de-Ville a pris le deuil pour ce décès de son doyen, le conseil de ville lui-même, en corps, a offert à la famille ses sympathies et s'est rendu aux funérailles, qui ont été magnifiques.

Nous ajoutons à toutes ces condoléances les nôtres, des plus sincères.—J. ST. E.

L'ARRIVÉE DES OUTARDES

Hier encore, ravivant du passé les souvenirs qui menacent de s'éteindre, je me suis rappelé les horizons de la paroisse natale.

Ici, le clocher que dorent les derniers rayons d'un soleil d'avril ; là, le toit paternel, où vivent encore, plus isolés, plus solitaires, ceux qui m'ont fait citoyen du plus libre des pays : à l'arrière plan, la côte abrupte dominant le village ; en face, le fleuve géant qui roule ses ondes amères jusqu'à l'océan et dont les vagues carressent ou assaillent là-bas, à l'horizon, le granit immuable des falaises du nord.

L'hiver, le rude colosse qui nous fait une guerre désolante, a mis son empreinte partout ; pendant que le village semble émerger des amas de neige que le vent y a accumulés, le fleuve, prisonnier révolté, mais enfin soumis, s'est couvert de glaces qui lui sont comme autant d'entraves lourdes et pénibles.

Et par les soirs de tempêtes horribles, le géant furieux fait entendre une protestation énergique ; ses grondements ont la sonorité des cuivres retentissants ; sa rage n'a plus de borne et ses flots en démente se heurtent aux remparts qui l'enferment et le retiennent captif.

Mais voilà que le soleil de mars vient jeter sa note claire et à demi vivifiante dans ce tableau digne du pinceau d'un grand artiste. Les cœurs joyeux battent aux champs ; les âmes se rassérénent ; la nature elle-même semble renaître à une vie nouvelle.

Le fleuve n'a plus l'air désolé ; son champ de glaces mobiles perd de sa rigidité et bientôt une activité inconnue va se manifester là où la désolation de la mort semblait avoir établi sa demeure.

Il a suffi de bien peu de chose pour donner à cette nature endormie un regain de jeunesse qui fait plaisir ; seule, l'apparition au large de plusieurs douzaines d'outardes, fidèles messagères du printemps, est venue consoler nonseulement le chasseur endurci, mais le plus humble habitant de la côte.

Un bon matin, on s'est levé avec peine ; comme si toute la lourdeur de nos froids d'hiver s'était infusée en nous. Comme toujours, notre premier regard a été du côté du fleuve ; c'était le même horizon morne et désolé, un horizon à faire mal à l'âme.

Mais, qu'est-ce donc, cette ligne noire là, sur le fleuve, au bord de la glace ? Quelle est cette note aiguë, stridente, que la brise du large apporte à mon oreille ? Et les voisins, comme nous, regardent à l'horizon, écoutent les mêmes cris et se font les mêmes questions.

Plus de doute, ce sont les outardes, cette oie sauvage si succulente, dont les chasseurs de la côte attendent l'arrivée avec tant de hâte ; ce sont elles, les premières arrivées, qui viennent jeter aux échos de nos bords désolés le cri de résurrection de la nature au tombeau.

Jusque là, le soleil n'avait pas de rayons, les jours semblaient encore à l'époque la plus courte de l'année, les heures étaient angoissées et le cœur n'avait pas senti le réveil des choses et des êtres.

Mais à peine ce cri d'oiseau sauvage a-t-il réveillé la nature assoupie, à peine s'est-il fait entendre jusqu'au fond du village, que tout change à vue d'œil. Sur cette scène immense qui n'a de bornes que l'horizon bleu pâle, les décors ne semblent plus les mêmes ; la lumière du soleil a des éclats inaccoutumés ; les crêtes de la côte nord semblent s'adoucir et perdre de leur rigidité ; le fleuve lui-même, jusque là sinistre et fourbe, vous a un air de fête qui contraste étrangement avec son aspect de la veille.

Voilà le renouveau, apporté sur les ailes de cette gent échassière, qui donne à la nature un commencement de vie ; voilà que tout se réveille et que tout s'anime ; l'étable, morne, désolante, laisse échapper par ses portes entr'ouvertes un long beuglement d'animaux enchaînés ; les troupeaux de moutons errent ci et là, cherchant à travers une légère couche de neige un reste d'herbe tendre ; la basse cour est pleine d'un remûment étrange qui chatouille agréablement l'oreille.

Là bas, sur la glace mouvante où volent des milliers d'outardes que viennent rejoindre chaque jour de nouvelles recrues, des chasseurs sont à l'affût dans des cabanes de neige. Leur casquette blanche se détache sur la neige noircie par le salin et les herbes marines et leur long fusil à balles meurtrières étincelle au soleil levant.

Des outardes domestiques sont laissés libres et errantes sur le fleuve. Elles vont au devant de leurs anciennes compagnes, revenues des pays chauds, et par un stratagème incroyable, elles les mènent à la portée des fusils des chasseurs. Elles tombent victimes de leur crédulité et de leur confiance en ces sœurs "gâtées au milieu du monde" ; ce n'est pas aux champs de l'air et de la liberté qu'elles auraient appris à feindre ainsi jusqu'à causer la mort des leurs !

Et c'est ainsi chaque année, à la fin de mars. Les outardes, parties avec les premières neiges d'hiver pour un climat moins rigoureux, ont la sensation du printemps au pays où elles passent les étés, sur les grèves argentées, se nourrissant d'herbes marines et de gravier fin. Elles reviennent par bandes joyeuses, nous amenant la joie et la vie, nous apportant l'espoir en des jours meilleurs ; elles passent au-dessus des villes encore couvertes de neige et viennent sur nos bords, à cinquante lieues en bas de Québec, à l'Isle Verte, à Rimouski, à Kamouraska, à Saint-Alexandre, et

leur arrivée donne le signal du réveil des choses.

Et moi qui suis loin des rives du fleuve, en voyant passer, l'autre jour, ces gentilles émigrées qui reviennent au pays, je me suis reporté, à leur suite, vers les endroits aimés où j'ai coulé ma jeunesse.

J'ai revu la côte où, tout enfant nous avons pris nos ébats. J'ai parcouru la grève qu'arpentent nos pas fiévreux ; j'ai jeté un coup d'œil à cette île aimée, de la joie et des ivresses des vacances, alors que nous avions vingt ans, le cœur plein d'un amour fou.

J'ai refait connaissance avec les bois où nous nous sommes perdus mille fois ; j'ai parlé aux êtres que j'y ai aimés avec tendresse ; et revenu de ce voyage, enchanté, mais non sans un peu de tristesse, j'ai repris ma vieille plume rouillée et j'ai mis sur le papier ces notes que je vous livre, lecteurs, et que vous pardonnerez.

Ch. A. Gauvain

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Prière à nos correspondants de vouloir bien se rappeler que les manuscrits non accompagnés d'un nom responsable sont invariablement mis de côté.

* *

Si notre MONDE ILLUSTRÉ n'était pas bien modeste, il pourrait se vanter d'être glorié dans les honneurs qui affluent à ses correspondants et collaborateurs. Naguère, la France décernait à l'un d'eux des palmes académiques ; aujourd'hui, c'est le prestige du commandement de tout un parti qu'on vient d'offrir à un autre. Notre savant confrère et très éloquent ami M. J. G. Boissonneault a eu l'avantage d'être choisi comme *leader* du parti des jeunes conservateurs de Montréal, pour le parlement école fondé en cette ville, et qui doit inaugurer ses séances cette semaine même.

Nous offrons nos vœux au jeune chef, pour une carrière aussi heureuse que ses talents distingués semblent la promettre.

* *

Nous venons de parler d'un de nos collaborateurs ayant eu les honneurs d'une élection proéminente dans le parlement école qui vient de se fonder : c'est deux qu'il aurait fallu dire. En effet, dans le ministère qui dirigera la nouvelle chambre, et choisi dans les rangs du parti des jeunes libéraux, un autre de nos amis a obtenu le portefeuille des finances, notre actif confrère, M. E. Z. Massicotte. En voilà un encore qui saura fait honneur au MONDE ILLUSTRÉ, dans le poste distingué où l'appelle la confiance des siens, et nous ne doutons pas non plus qu'il sache tirer le meilleur parti des écus qui vont lui sauter dans les doigts. Succès à ses nobles labeurs.

* *

L'on a pu dire quelquefois, que LE MONDE ILLUSTRÉ, journal de famille, se désintéresse trop absolument des choses du sport et des amusements. Tout d'un coup, aujourd'hui, nous allons réduire à l'impuissance ce reproche. Donc, un mot, pour les amateurs de sport, deux pour ceux qui aiment la belle et bonne musique, le théâtre moral.

* *

Aux premiers, nous annoncerons l'ouverture, au No 1511, rue Notre Dame, d'un Gymnase Canadien français. On a pu voir, dans la *Mimerve*, d'amples détails, fort originaux, sous la signature de Jean d'Acier. La jeunesse canadienne française, pour conserver, comme elle en a la bonne réputation, le *mens sana in corporo sano*, trouvera fort profitable cette école régulière des exercices corporels. Il est à espérer qu'elle l'encouragera. D'autant plus que cette science est fort pratique, non moins que récréative.

Pour les amis du bon théâtre et de la bonne musique, nous avons des nouvelles plus variées encore, et qui promettent. Mentionnons leur seulement, pour être bref, parmi les concerts qui vont foisonner à l'issue du carême, celui des aveugles de Nazareth, à la salle Windsor, qui s'annonce magnifique. Nous en donnons les détails dans le précédent numéro.

Et encore, le concert que donnera le "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français," jeudi, le 5 mai prochain, en inaugurant ses nouvelles salles, au No 480, rue des Seigneurs. Ces messieurs ont coutume de faire les choses très gaiement et dignement : ils ne se dédiront point.

* *

Passant aux soirées à la fois musicales et dramatiques, maintenant, il nous plaisir de noter un vrai événement dans le genre. La séance littéraire, dramatique et musicale, qui a lieu cette semaine, le 21 au soir à la salle académique du Cercle Ville Marie, 1717, rue Notre-Dame. Mgr Emard, l'évêque-élu du nouveau diocèse de Salaberry de Valleyfield, présidera ces asises des lettres dont il est le familier, et le conférencier sera le R. P. Gaffre, l'éloquent prédicateur de la station du carême à Notre Dame. Avec la renommée du Cercle Ville-Marie, ce double fait suffit à y attirer la foule.

Une compagnie d'amateurs, parmi les jeunes gens de la congrégation, avec le concours puissant de l'orchestre Mont Royal, donnera une très intéressante soirée dramatique et musicale, à la salle Sainte-Brigitte, rue Dorchester, lundi soir, le 25 avril prochain. Le talent des participants, la haute direction de M. l'abbé Barceio invitent à y assister en masse.—J. St.-E.

PETITE REVUE

On a dit que Paris dort sur un volcan, les derniers éclats de dynamite aux environs de la mi-carême ont prouvé que Paris dansait sur un volcan.

Et les Parisiens—ce qui n'est pas surprenant d'ailleurs—n'ont pu empêcher un certain éclat de rire gouaillier en voyant que ces attentats étaient dirigés contre la magistrature, cette caste de sages gravement assis.

Seulement au milieu de cette gaieté parisienne, on n'a pas manqué de couler les observations sérieuses.

Les Parisiens qui ne pensent jamais plus que lorsqu'ils rient bien fort ont cru devoir augmenter leur hilarité en pensant que ces attentats de dynamitards pourraient avoir l'effet le plus désastreux sur le caractère inflammable et explosible du peuple français ; et on a préféré lui voir contracter l'envie de rire plutôt que de se mettre en tête de faire sauter les dynamitards à leur tour.

Il est vrai que l'on ne connaît pas encore ces derniers. Il y a bien un nommé Ravachol que la police essaie de faire passer pour un terrible dynamitard afin de cacher son impuissance à découvrir les véritables ; mais ce ne devrait pas être pourtant si difficile à les trouver, vu qu'ici il ne s'agit pas de vulgaires criminels qui tuent sous l'effet d'une passion aveuglante, mais de gens qui font sauter les maisons avec l'intention bien arrêtée de finir par faire sauter ainsi toute la société moderne ; il s'agit de ce groupe terrible qui est né on ne sait de quel principe subversif et qui doit bien avoir ses clubs publics, ses tavernes ou ses repaires, en plein Paris.

Toutes les nations ont intérêt à voir cette plaie disparaître et l'on a appris avec un certain plaisir que le gouvernement français avait fait passer une loi punissant de mort ceux qui seront trouvés coupables d'attentats de ce genre.

La ville de Chicago a été, il y a quelques années, en proie à une guerre des plus dangereuses de ses policiers et la sévérité de l'autorité ont pu seuls sauver cette ville. Espérons que Paris, qui ne manque pas de police et de gouvernement éner-

gique, lorsque d'autres occasions se présenteront, saura se délivrer aussi de son mal.

* *

Le nom de Chicago me fait penser à la grande exposition qui se prépare dans cette métropole américaine. Il est surprenant que nous, qui sommes à deux pas de Chicago, faisons moins de projets pour l'exposition qui va venir que lorsque la grande exposition française, j'allais dire parisienne, de 1889 se préparait.

Est-ce le lieu qui influe tant sur notre attention ? Je ne sais pas ; toujours est-il qu'il y a quelques années, lorsqu'on a parlé de cette grande entreprise, tous les yeux se sont tournés vers New York, et quand on s'est définitivement décidé pour Chicago, plusieurs ont accusé les capitalistes américains d'avoir étouffé la grandeur de l'œuvre avec les réseaux de leurs chemins de fer ; il est vrai qu'au fond les actionnaires de chemins de fer avaient plus d'intérêt à aller conduire les Européens à Chicago qu'à assister à leur arrivée à New York.

* *

Est-ce une révolte ou une révolution qui se prépare en Allemagne ? Dans tous les cas, si c'est une révolution on n'accusera pas l'empereur Guillaume de la même douceur que Louis XVI, car les derniers exploits de la police allemande ont prouvé que si les Allemands tenaient à se révolter contre le joug qui les oppresse, les choses se feraient à deux, et les probabilités sont fortes pour la victoire de l'empereur.

* *

Dans notre pays, les événements semblent plus calmes. L'ère, pour le moment, est aux destitutions et aux... restitutions. Un grand nombre d'employés civils ont été renvoyés et plusieurs ont été réinstallés par le gouvernement au pouvoir.

Le renvoi de M. Sauvalle ramène sur la scène un journaliste de grand talent.

BECK.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—F. X. Charbonneau (\$25 00), 869, rue Ste-Catherine ; Maximin Hurtubise, 269, rue St-Christophe ; Arthur Larocque, 177, rue St-André ; Louis Desjardins, 291, rue Cadieux ; J. B. Cartier, jr, 176 rue Beaudry ; A. L. p. rte, rue Notre-Dame ; S. Prieur, 128, avenue Delorimier ; E. Bois, 178, rue St-Martin ; Dlle Virginie Daoust, 89, rue St-Urbain ; J. Horace D vid, 239, rue St-Denis ; Dame Joseph Bonhomme, 225, rue Richmond ; T. T. Valiquette, 529, rue Sanguinet ; Joseph Malbœuf, 1192, rue St-Jacques ; Mlle Eugénie Baulne, 211, rue St-Christophe ; Emile Soly, 414, rue Ste-Elizabeth ; Dlle L. Brunet, 582, rue Lagau hérière ; A. Groulx, 200, rue Maisonneuve ; A. Corbeil, 1564, rue St-Catherine ; Dlle A. Boivin, 52, rue St-Denis ; Dlle Adéline Bougie, 26, rue Sanguinet.

Québec.—Dame Charles Matte, 106, rue St-Germain, St-Sauveur ; Dame veuve Honoré Barbeau, rue Savagéau ; Charles Vézina, 9, rue Jubiter, faubourg St-Jean ; Sargent Gaston P. Labar, Citadelle ; C. Lamontagne, 50, rue St-Ambroise, St-Sauveur ; Joseph Juneau, 52, rue Scott ; Joseph Gauvin, 48, rue Scott, S. Jean.

St-Henri de Montréal.—Ovide Charlebois, 79, rue Rose-de-Lima ; Dame Joseph Léger, 90, rue St-Pierre ; Dlle Georgiana Rogers, 145, rue St-Ferdinand.

St-Cunégonde.—Dlle Rose Fortin, 79, rue Lévis ; Dame Julie-Blanche Lapierre, 133, rue Vinet.

Rigaud.—Alphonse Madore.

Lac Mégantic.—J. N. Thibodeau.

St-Thérèse de Blainville.—David Desroches, Notaire.

St-Lambert.—Alfred Lavoie.

Rimouski.—L. T. LaRoche, Notaire.

Hull.—Saul Levasseur, 126, rue Duke.

Nadeau, Mich.—E. Caron.

Il ne faut pas attaquer sans utilité les opinions sur lesquelles les hommes fondent leur bonheur. —MME DE SISMONDI.



1 Chasse aux pélicans
5 Indigènes à la pêche

2 Le puits du gouvernement
6 Maison du gouvernement

3 Un pélican
7 Ancienne partie de la mission

4 Enfants de la mission jouant le Kokon

AUSTRALIE. — UNE MISSION AUSTRALIENNE



E. WISSETT sculp.

A. Brouillet.

BEAUX-ARTS.—L'AMBULANCE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE PENDANT LA GUERRE DE 1870, TABLEAU DE M. BROUILLET

BIBLIOGRAPHIE

SUR "LES ARLEQUINADES" (*)

Parmi les livres qui encombrant ma table de travail, livres aux couvertures brillantes, véritable arc-en-ciel que j'ai sous les yeux, il en est un que j'ai lu et relu avec le plus vif intérêt, *les Arlequinades*, de M. Remy Saint Maurice.

Cet ouvrage, poésies finement conçues et écrites de main de maître, est l'œuvre d'un jeune avocat, licencié, ès-lettres qui a le double mérite de n'être point banal et de vous reposer des insanités de la littérature actuelle.

Les Arlequinades sont divisées en quatre parties : *Clavecins et Mandolines*.—*Pierrot sceptique*.—*Madame Polichinelle*.—*Les baisers d'elle*.

Pour donner un aperçu du volume que vient d'édition Lemerre, il me suffit de publier en son entier la belle préface du poète. Que le MONDE ILLUSTRÉ veuille bien me pardonner si j'use largement de l'hospitalité de ses colonnes en cette circonstance, mais la citation ci-dessous en vaut la peine :

Triste ! oh ! triste ! dirait l'abbé !
Dont parle Musset dans ses contes,
S'il pouvait voir en quels mécomptes
Notre pauvre siècle est tombé.

L'hystérie est la grande reine,
Et c'est au gaz des mastroquets
Que la Muse, avec des hoquets,
File aux frisons mal teints, se traîne.

Esprit, adieu, divin présent !
Adieu fraîcheur, candeur, sourire !
Sans vous à quoi servait d'écrire ?
Sans vous pourquoi vivre à présent ?

Manon fait place à Germinie,
Et des Grioux à Jupillon ;
Almaviva, ce papillon,
Dit à Trablou : — " Je te renie. "

Et partout, partout, — ô dégoût !
Revanches de la bête humaine ! —
Un instinct dégradant nous mène
Vers les puanteurs de l'égoût.

Pour moi, l'amant des chairs rosées
Et des cheveux poudrés à blanc,
Je trouve un tel air accablant,
Et par moments pris de nausées !

Dans ce lieu pestilentiel,
— Désir fou ! nostalgie étrange ! —
Je voudrais, quittant notre fange,
Prendre mes ébats en plein ciel !

Mon ciel n'est pas celui des sages
C'est le ciel amoureux des fous :
On y voit la blancheur des cous
Dans l'ouverture des corsages.

Mon ciel à moi, lecteurs, serait
Peuplé de visions exquisées :
L'haleine douce des marquises
Y mettrait son parfum discret.

Car j'aime mieux ces gais mensonges
Que nos tristes réalités.
Lecteurs, vous êtes invités
A me suivre au pays des songes !

* *

Je voudrais, sur des airs badins,
Pincer des vieilles mandolines,
Faire tourner des crinolines
Et sauter des vertugadins.

Je voudrais réveiller la cendre
De Pulcinella, ce héros,
Barbouiller de blanc des Pierrots,
Tirer sa perruque à Cassandre ;

Chanter le vin dont s'arrosa
Le gosier franc de Scar-mouche,
Du rire en écrasant la mouche
Qu'au coin des lèvres a Rosa ;

Rêver des blondes hyménées
Dans un décor peint par Watteau,
Et de marquises en bateau
Par de gentils maquis menées ;

(*) Un volume de 180 pages, 3 fr. chez Lemerre, éditeur, Paris.

Et sur des tapis de velours
Réunir—folle anomalie !—
Les gros farceurs de l'Italie
Aux sémillantes Pompadours.

Sur ce théâtre où l'on s'amuse
Tu chausserais le brèdequin
Léger et souple d'Arlequin,
Et tu rirais,—Veux-tu, ma muse ?

Car, vrai Dieu ! ce monde me plaît
Mieux que le nôtre, et je préfère
— Pour mon plaisir—avoir affaire
A des Pierrots couleur de lait,

A Cydalise, à Colombine,
A Fracassa, le capitain,
Fort et hardi comme un Titan,
A Léandre et sa carabine,

A Tri elin criant : Holà !
Avec des coups de canne agiles,
A ros-Claude, à Pedrille, à Gilles,
Qu'aux héros de monsieur Zola !

Les triens sont trop usés ? ..— Peut-être ! ..
Mais ils plaient si bien aux loirs,
De notre cher esprit gaulois !
Ils étaient gais. Nous devons l'être.

Des Français sans gaieté, mordieu !
Autant voir le foyer sans flamme,
L'arbre sans fruits, le corps sans l'âme,
Ou le Paradis sans bon Dieu !

Revenons donc au grand Molière,
Rouvrons le Sage et Marivaux ;
C'est de ces maîtres sans rivaux,
Que notre muse est l'écolière.

Ce sont eux qui nous apprendront
A quelle source de Jouvence
Notre siècle dont l'âge avance
Doit aller rafraîchir son front.

Loin des décadences moroses
Retournons aux vieilles amours !
De l'esprit, de l'esprit toujours !
Du ciel bleu ! Des horizons roses !

Et puisque dans Mimi Pinson
Mourut la dernière gisette,
En bien ! ressuscitons Lisette
Avec son rire et sa chanson !

Toutes les pièces sont dans cette gamme, pleines de brio, de pensées et de ciselure. Aussi me reste-t-il à souhaiter aux lettrés canadiens de se procurer bientôt *les Arlequinades*.



Paris, 1892.

NOTES ET FAITS

ANTIQUITÉ DU BLÉ

Le blé est certainement l'aliment végétal qui remonte à la plus haute antiquité. Les Chinois le cultivaient 2 700 ans avant le commencement de l'ère chrétienne, et le considéraient comme un présent direct du ciel. Un grand nombre de savants sont de l'opinion qu'il a été connu de l'homme pré-historique.

Présentement, c'est le grain le plus employé dans la confection du pain en Europe, et il supplante peu à peu le maïs ou blé d'Inde, pour le même usage. Les Egyptiens faisaient remonter son origine à Isis et les Grecs à Cérès. Les contrées, où le blé croît en plus grande quantité, sont la Russie, l'Italie, la France, les États-Unis et l'Égypte.

* * * *

HISTOIRES DES COUTUMES

La coutume aujourd'hui à peu près générale de se serrer la main, et qui semble résulter d'une impulsion toute naturelle, n'est pas aussi ancienne qu'on pourrait le supposer, dit le *Musée des Familles*.

Se donner la main était, au moyen âge, un mode de salut confraternel exclusivement réservé aux

membres de la chevalerie. C'était en même temps la foi jurée entre chevaliers et comme une sorte de promesse de mutuel soutien. Les chevaliers se touchaient aussi la main devant l'autel, après avoir touché la poignée de leurs épées, et les combats singuliers étaient très souvent précédés d'un serrement de main, témoignage de la loyauté qui devait présider à la lutte.

Lorsqu'ils se rencontraient, les gens de toute autre condition se saluaient en découvrant leur front ; les chevaliers avaient seuls le droit de se donner la main. Depuis, la poignée de main est devenue banale, et le *shake hand*, d'origine anglaise, en a rendu l'usage général.

* * * *

UNE COUTUME CHINOISE

Il y a des pays, la Chine, par exemple, dont certaines coutumes sont telles, qu'il serait malaisé d'en trouver ailleurs de semblables. Témoin celle-ci :

Le 15 de chaque mois, les jeunes filles se rendent, dès le lever du soleil, sur le mont Yen Yen. Chacune d'elles porte un coffret vide qu'elle porte au pied de la montagne. Vers midi, les jeunes hommes qui désirent se marier font le même pèlerinage. Chacun choisit un coffret et l'emporte. La propriétaire se fait alors connaître ; des pourparlers s'engagent et, bientôt après, les fiançailles sont célébrées.

Dans les pays occidentaux, les fiançailles ont souvent lieu de la même façon, avec cette différence toutefois que le fiancé se préoccupe de ce que contient le coffret.

* * * *

LES SEPT MERVEILLES DE LA CORÉE

Un journal chinois vient de révéler au monde des curieux les sept merveilles que renferme la presqu'île de Corée. En voici la nomenclature : 1o Source chaude près de Kin-Chantao, guérit toutes les maladies. 2o Deux sources aux deux extrémités de la presqu'île dont l'une contient de l'eau saumâtre et l'autre une eau douce et agréable. Elles ne sont jamais pleines en même temps. Lorsque l'une est remplie, l'autre est vide. 3o Une caverne tellement froide que personne ne supporte le vent qui s'en dégage. 4o Une forêt de pins qu'on ne parvient pas à détruire ; les arbres arrachés repoussent immédiatement sans culture. Les trois merveilles les plus remarquables sont : 5o Un immense bloc de pierre qui surnage au milieu d'une pièce d'eau devant un ancien palais. 6o Une pierre au sommet d'une colline dégageant une très forte chaleur. 7o Enfin, une larme de sueur de Bouddha, conservée dans un grand temple, autour duquel, dans un rayon de trente pas de tour, aucune plante ne surgit et dont aucun animal ne peut approcher.

* * * *

LES GRANDS HOMMES : LEURS DERNIÈRES PAROLES

Napoléon, dans son délire, s'écria " Une colonne de soldats ", et rendit l'esprit.

Le célèbre grammairien, Charles Ploez, mourut en disant ces mots : " Je me meurs. "

Mozart, à son lit de mort, s'écria : " Laissez moi entendre quelques sons de musique pour la dernière fois. "

Rabelais dit dans ses derniers moments : " Je veux visiter le grand peut-être. Laissez tomber le rideau, la pièce est finie. "

Les dernières paroles de Goethe sont bien connues : " Plus de lumière. "

Washington mourut en disant : " Tout va bien. "

Wellington dit également : " C'est bien. "

Cromwell, sentant sa mort s'approcher, dit aux amis qui l'entouraient : " Je suis libéré. "

A son lit de mort, Beethoven avait encore l'esprit occupé du plan de la composition de *Faust*. " C'est dommage, c'est dommage, mais c'est trop tard ", dit-il, et il expira.

Grandes et belles furent les paroles de Walter Scott " Je sens que je retourne vers moi-même. "

Non moins sublime fut la parole de Nelson : " J'ai fait mon devoir et j'en rends grâce à Dieu. "

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 23 AVRIL 1892

Mlle DE KERVEN

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

Il est plus facile de comprendre que d'exprimer ce qui se passa dans l'âme de notre héros au moment de cette réaction soudaine de l'espérance contre le désespoir.

L'image chaste et rayonnante de Dinorah fut pour lui ce qu'est pour le navire en détresse l'étoile du phare protecteur qui doit le guider au port, malgré les gouffres et les écueils.

Alors seulement Olivier, qui jusqu'à ce moment avait marché au hasard, voulut se rendre compte du chemin déjà parcouru et de la direction que suivait son cheval.

Un regard jeté autour de lui, et reconstruit dans son vol circulaire des horizons bien connus, lui apprit qu'il se trouvait à sept ou huit lieues du Havre, et sa monture intelligente, sa bonne jument miss Betzy, avait prit la route de Bretagne, comme si elle eût pu deviner où la volonté de son maître allait la conduire.

Olivier venait de se décider, en effet, à se rendre à Saint Nazaire par le chemin le plus direct.

A partir de ce moment le jeune homme, malgré l'impatience qui le devorait, ralentit l'allure de sa jument ; il comprenait que, la route étant longue, il fallait, par prudence autant que par humanité, ménager la vaillante bête.

Nous ne raconterons pas les incidents du voyage d'Olivier, qui furent d'ailleurs de peu d'importance.

Comme lui (et sans doute aussi comme nos lecteurs) nous avons hâte d'arriver.

La nature humaine est ingénieuse à se créer des tourments et des inquiétudes ; elle semble prendre à tâche d'augmenter la somme des misères qui marquent les étapes de cette pérégrination si rarement heureuse qu'on appelle la vie. . . .

Ainsi, à mesure que s'écoulaient les jours de marche et qu'Olivier approchait du but, il était assailli par les plus sombres pressentiments, et il ne faisait rien pour les combattre et pour les chasser.

—Vais-je retrouver Dinorah ? se demandait-il, vais-je la trouver fidèle à celui dont elle a dû maudire l'apparente trahison ? Qui m'affirme que le hasard n'aura point amené un consolateur dans la vie de la douce enfant ? Un autre aura pu, comme moi, découvrir et adorer ce divin trésor !... Qui me dit qu'à celui là elle n'a pas donné sans retour ce tendre cœur que je lui avais si cruellement rendu ?... Et, si cela était, aurais-je seulement le droit de me plaindre ?... .

Et Olivier, baissant la tête sur sa poitrine, murmurait avec désespoir :

—Si j'allais trouver Dinorah mariée !... .

Ce n'était pas tout.

Une pensée, plus effrayante encore peut être, se présentait par instant à son esprit :

—Si elle était morte ! ! murmurait-il.

Alors il lui semblait entrevoir dans un brouillard lugubre la maisonnette tendue de deuil. . . . Il lui semblait entendre clouer un cercueil. . . . Une foule muette et recueillie suivait lentement un convoi funèbre, et se déroulait, ainsi qu'un long serpent noir et blanc, entre les talus du chemin étroit. . . . Cette foule remplissait la vieille église de Saint-Nazaire. . . . Les versets du *De profundis* montaient vers le ciel comme des sanglots ; puis le silence et la solitude se faisaient de nouveau, et, parmi les touffes de gazon vert du cimetière de la bourgade, se dressait une pierre blanche sur laquelle se lisaient ces mots :

DINORAH DE KERVEN

Et, plus bas :

PRIEZ POUR ELLE ! ! . . .

—Oh ! si cela était ! ! s'écriait Olivier à demi fou d'angoisse et d'épouvante, si cela était ! ! ! . . .

Et, au bout de quelques secondes, il se répondait avec un sang froid sinistre :

—Eh bien ! si elle était morte, je mourrais, et tout serait dit ! ! . . .

On comprend qu'avec de semblables idées pour compagnes de route, les dernières journées du voyage durent paraître bien longues au jeune homme.

Lorsqu'il ne se trouva plus séparé de Saint-Nazaire que par une dizaine de lieues, son impatience devint à tel point irrésistible qu'il doubla son étape, et qu'après avoir laissé se reposer à peine sa jument, qui déjà dans la matinée avait fait dix lieues, il se remit en selle un peu après onze heures du soir.

Il marcha toute la nuit bien lentement, car la pauvre miss Betzy commençait à succomber à la fatigue ; mais enfin il marcha, et, vers sept heures du matin, il mettait pied à terre devant l'hôtellerie des *Armes de Bretagne*.

Maître Le Huédé, debout, selon sa coutume, sur le seuil de sa porte, poussa un cri de joie en reconnaissant un hôte dont il avait conservé, à tous les points de vue, le plus excellent souvenir.

Cette joie se manifesta d'une façon un peu bien expansive, et Olivier ne put se soustraire à la vive accolade du gros homme.

—Et, comme ça, vous voilà donc revenu dans nos pays, monsieur Olivier ? dit-il, et en bonne santé, j'imagine, quoiqu'à parler franc je ne vous trouve point votre belle mine de l'an passé. Je ne sais pas si c'est une idée que je me fais, mais vous me paraissez un peu pâlot et plus diminué qu'il ne faudrait. Ah ça, vous n'êtes pas malade ?

—Non, non, rassurez-vous, mon cher hôte. . . . je me porte à merveille, et sans doute je ne tarderai pas à me remettre ici des fatigues de mon voyage.

—Serez-vous chez nous un peu de temps ?

—Je le crois et je l'espère.

—Prendrez-vous votre même chambre ?

—Oui, certes, je m'y trouvais trop bien pour vouloir en changer.

—Elle est toute prête, vous n'avez qu'à monter.

Je vais faire mettre votre animal à l'écurie (une belle bête, ma foi, mais d'antrement sinistré) et j'irai vous rejoindre avec mon vieux vin des Canaries. . . . Vous le connaissez, il n'a rien perdu, lui au contraire. . . ce n'est pas comme moi. Ah ! dame, que voulez-vous, les vins ne sont point comme les hommes, une année de plus sur le corps ne leur fait que du bien. . . . Tel que vous me voyez, je n'en pourrais pas dire autant. Allons, montez, monsieur Olivier. . . . Eh ! Malô, brute de Malô, viens prendre le cheval. . . . moi je descends à la cave.

Olivier gagna lestement la chambre où jadis, bercé par des rêves enchanteurs, il avait passé les plus doux moments de sa vie.

Rien n'était changé dans cette pièce.

Il retrouva comme d'anciens amis, le vieux lit à colonnes torses avec sa courte pointe de serge blanche et rouge, la petite table, les deux escabeaux, le plafond coupé par des poutrelles auxquelles se suspendaient ainsi qu'autrefois les morues salées et les quartiers de lard.

Il salua le grand bénitier de faïence colorée suspendu à la muraille avec sa couronne de buis bénit.

Il courut à la fenêtre qui s'ouvrait sur la place et c'est avec ravissement que ses regards s'arrêtèrent sur la petite église aux dentelles de pierre et aux fenêtres ogivales, sur la vaste Loire aux sables d'or, sur les vertes prairies qui bornaient l'horizon au fond du paysage, et enfin sur l'Océan dont les petites lames venaient lécher les blocs granitiques de la jetée.

Après avoir rafraîchi et réjoui ses yeux par le spectacle de ces aspects si bien connus et tant aimés, Olivier baigna dans une eau glacée sa figure

et ses mains poudreuses, et répara succinctement le désordre de ses vêtements.

Il achevait cette toilette rapide quand maître Lehuédé entra, apportant un flacon de son fameux vin, et deux verres.

Le jeune homme se mourait d'envie de l'interroger sur Dinorah, mais il n'osait.

Deux motifs également puissants paralysaient sur ses lèvres les paroles prêtes à s'en échapper.

C'était d'abord et surtout la crainte d'apprendre une mauvaise nouvelle.

C'était ensuite le désir de ne point laisser soupçonner l'intérêt ardent qu'il portait à Mlle de Kerven.

Il essaya cependant d'arriver à son but par des chemins détournés.

—Quoi de nouveau dans le pays depuis mon départ, mon cher hôte ?

—Comme partout, monsieur Olivier, des enfants sont venus au monde, des vieillards en sont partis et des amoureux se sont épousés. . . . C'est l'histoire universelle. . . . Du reste, rien qui vaille la peine de vous être raconté. . . . Une barque de pêche s'est perdue il y a deux mois, sur les *Grands Charpentiers*, par un gros temps, mais l'équipage n'était pas de Saint Nazaire.

—Et, dans les environs ?

—Comme ici, rien de bien particulier. . . . ah ! si, cependant. . . .

—Quoi donc ?

—Une chose joliment curieuse, allez !

—Laquelle ?

—Et qui prouve, continua l'aubergiste, que le grand diable d'enfer est un mauvais maître, même pour ses meilleurs serviteurs.

Du moment qu'il allait être question d'un diable et non d'un ange, le fait, quel qu'il fût, n'intéressait que très médiocrement Olivier. Cependant il prêta l'oreille avec docilité.

—Avez-vous entendu parler de Magui Tréal ? demanda maître Lehuédé.

—Jamais.

—Eh bien ! Magui Tréal habitait une espèce de cahutte à une petite demi heure de chemin d'ici, sur la côte ; elle était vieille, veuve et sorcière.

—Sorcière, répéta Olivier machinalement.

—Tout ce qu'il y avait de plus sorcière. . . . Elle jetait des sorts aux vaches et aux moutons, et elle allait au sabbat, tous les premiers samedis du mois, sur un manche à balai, quand il y avait de la lune.

—Eh ! qu'est-il arrivé à Magui Tréal ?

—Il faut vous dire qu'au milieu des champs, pas bien loin de la cahutte de la sorcière, il existe un grand trou rond, qui a bien cinquante pieds de profondeur et qui est large deux fois comme cette chambre ; on appelle ce trou le *Creux au loup*, je ne sais pas pourquoi. Donc, Magui Tréal, un samedi soir, enfourcha son manche à balai et partit pour le sabbat. Mais voilà que sa monture se cabra tout à coup, ni plus ni moins qu'un cheval naturel et vicieux, quand elle était déjà bien haut dans les airs, et la vieille, rudement désarçonnée, et qui passait justement au-dessus du *Creux au loup*, tomba dans le trou et s'y tua roide. . . . Voilà l'histoire.

—Quelqu'un a-t-il été témoin de cette chute aérienne ? fit Olivier sans pouvoir comprimer un léger sourire.

—Personne, on n'a point coutume, dans nos pays, de courir le guilledou les nuits de sabbat.

—Eh bien ! alors, comment sait-on que la vieille femme a péri victime de son voyage diabolique ?

—Mais, monsieur Olivier, je ne vous ai donc pas dit que le lendemain (qui était le premier dimanche du mois), on a retrouvé son corps dans le trou.

—La malheureuse femme ne pouvait-elle y être tombée naturellement ?

—Oh ! que nenni ! Elle connaissait trop bien son chemin, la sorcière ! Elle aurait su se diriger au milieu de la campagne, les yeux bandés et par une nuit noire.

—Et le manche à balai se trouvait-il à côté d'elle ?

—Pas du tout, le manche à balai, après être allé au sabbat tout seul, avait repris sa place dans

un coin de la cahutte, ce qui démontre bien clairement qu'il était ensorcelé ! N'est ce point votre avis, monsieur Olivier ?

— Sans aucun doute, mon cher hôte, répondit le jeune homme qui songeait à tout autre chose qu'à redresser les erreurs de jugement et les superstitions irraisonnées de maître Léhuedé et de ses concitoyens.

Bien persuadé que la conversation du digne Breton ne lui apprendrait rien relativement à ce qu'il voulait savoir ; à demi rassuré d'ailleurs, car l'hôtelier n'aurait pas manqué de lui faire part du mariage ou de la mort de mademoiselle de Kerven, si l'un de ces funestes événements était survenu, Olivier but un dernier verre de vin des Canaries et se disposa à sortir.

— Eh quoi ! s'écria l'hôte, à peine arrivé, vous voilà déjà en route ! . . .

— Après un long voyage à cheval, je sens le besoin de faire un peu d'exercice à pied

— Mais vous devez être encore las ?

— Je n'éprouve aucune fatigue.

— Reviendrez-vous déjeuner ?

— Je reviendrai sans aucun doute, à moins que ma promenade matinale ne m'entraîne un peu trop loin ; auquel cas je prendrais dans quelque métairie une tasse de lait et un morceau de pain.

— Mauvais déjeuner, monsieur Olivier, et qui ne vaut rien pour un voyageur. Enfin, c'est la vous regarde et chacun traite son estomac comme il le désire . . . Je vous prévins seulement qu'hier au soir j'ai tué un porc, et que j'aurais par conséquent à vous offrir du boudin et de la grillade qui sont, comme chacun le sait, choses succulentes et réconfortantes. Enfin, si vous vous mettez ce matin au régime du laitage, vous n'en mangerez ce soir que de meilleur appétit.

Maître Léhuedé aurait pu continuer indéfiniment ainsi, car le digne homme était bavard (et ce n'est pas la première fois que nos lecteurs s'en aperçoivent), mais Olivier ne lui laissa pas le temps de se lancer dans quelque digression nouvelle et interminable.

Il prit son chapeau, il descendit l'escalier de bois dont les marches, quoique solides, tremblaient et gémissaient sous le pied, et il sortit de l'hôtelierie.

Maître Léhuedé l'accompagna jusqu'au seuil, et aussi longtemps qu'il le crut à portée de la voix, il lui souhaita toutes les prospérités imaginables.

Olivier s'éloignait d'un pas rapide et trouvait cependant sa marche trop lente . . .

Sa vie allait se décider . . .

XV

DINORAH

Bientôt il eut dépassé les dernières maisons de Saint Nazaire.

Il s'engagea dans le chemin creux, couronné de verdure, qui devait le conduire à la chaumière de Dinorah.

Déjà il apercevait la cime des grands arbres formant au modeste enclos une ceinture verdoyante.

Dans les éclaircies du feuillage épais, il entrevoyait par instant la crête moussue du toit de chaume.

Un filet de fumée bleâtre s'échappant de la cheminée indiquait que la maisonnette n'était point déserte.

Enfin il distingua la barrière mobile qui donnait accès dans cette oasis si simple et si riante, que nous avons baptisée jadis de ce nom : *un coin du Paradis*.

Arrivé à ce point, Olivier fut bien obligé de ralentir son allure impétueuse ; l'émotion qui le dominait le contraignit même à s'asseoir pendant quelques secondes sur le talus gazonné du chemin. La force lui faisait défaut ; il chancelait ainsi qu'un vieillard ou un homme atteint de vertige. Tantôt son cœur battait à rompre sa poitrine, tantôt au contraire, il semblait s'arrêter absolument comme s'il ne restait plus dans les veines du jeune homme une seule goutte de sang.

Olivier fit un appel à toute sa résolution, disons plus, à tout son courage car il fallait du courage pour affronter la certitude d'un bonheur sans limites ou d'un éternel malheur . . .

Il parvint à se dominer et il se remit en marche.

Cinq minutes lui suffirent pour atteindre la rustique entrée de l'enclos.

Là il s'arrêta de nouveau, et appuyant ses coudes sur la traverse supérieure de la barrière fermée, il regarda d'un œil attendri ce coin de paysage si profondément gravé dans ses souvenirs.

La tiède soleil criblait de paillettes lumineuses les feuillages des vieux pommiers et le tapis de velours du gazon, et faisait miroiter la surface polie du petit étang.

La maisonnette grise et rouge semblait souriante dans ce cadre joyeux.

Les poules et les canards, disséminés sur les pelouses, donnaient du mouvement et de la vie à cette solitude, et, sur le rebord d'une fenêtre ouverte, le gros chat, mi partie de jaune et de blanc, se chauffait paresseusement en lissant sa fourrure épaisse.

Olivier retrouvait toute chose à sa place dans cet agreste tableau qu'il connaissait si bien.

Il aurait pu croire, comme le *Dormeur éveillé des Mille et une Nuits*, que vingt quatre heures à peine s'étaient écoulées depuis sa dernière visite à la métairie.

Au bout d'un instant il fit tourner sans bruit la barrière sur ses gonds de bois, et il pénétra dans l'enceinte que défendait si peu cette clôture si primitive.

Guidé par un mystérieux instinct du cœur, au lieu d'aller droit à la maison et d'en franchir le seuil, il se dirigea vers le petit tertre, ombragé par les grands chênes et situé à l'extrémité de l'enclos. C'est en cet endroit (peut être nos lecteurs ne l'ont pas oublié) qu'avait eu lieu sa dernière entrevue avec Dinorah.

L'inspiration à laquelle Olivier obéissait n'était point menteuse.

A peine avait-il dépassé l'angle d'un rustique pigeonnier qui bornait la vue, que la jeune fille lui apparut, assise à cette même place où jadis elle lui avait dit d'une voix tremblante : " Je vous ai donné mon cœur, Olivier, et je jure de n'être jamais qu'à vous."

Dinorah, vêtue comme autrefois d'une robe sombre, et n'ayant pour toute parure que le splendide diadème de ses nattes blondes, penchait sur sa poitrine sa jolie tête rêveuse

Ses joues un peu amaigries offraient une pâleur transparente ; ses yeux baissés semblaient agrandis.

Elle joignait sur ses genoux ses deux mains d'une finesse et d'une forme royales.

A l'un de ses doigts, Olivier vit étinceler un anneau d'or

— Est-ce la bague de ma mère, se demanda-t-il, cette bague sainte qui m'avait fait son fiancé ! . . . Mais alors, si elle la conserve et si elle la porte, elle ne m'a donc pas maudit ? elle ne m'a donc pas oublié ?

Dinorah disjoignit ses mains.

Olivier crut qu'elle allait regarder de son côté, et, sans raisonner son mouvement, il se jeta derrière un tronc d'arbre pour n'être pas encore vu par elle.

La jeune fille prit dans son corsage un papier dont le frottement avait usé les plis.

Elle le déploya et, pendant quelques minutes, elle s'absorba dans sa lecture.

Ensuite elle l'appuya contre ses lèvres avec une sorte de ferveur passionnée, et deux grosses larmes roulèrent lentement sur ses joues.

En ce moment, le serpent de la jalousie enfoua ses dents aiguës dans le cœur de notre héros.

— Quelle est donc, balbutia-t-il avec rage, quelle est donc cette lettre qu'elle embrasse en pleurant ? elle n'a plus de mère et n'a point de famille . . . est-ce donc le nom d'un amant que ses lèvres ont ainsi pressé ?

Et, dominé par le sentiment qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie, Olivier quitta l'abri protecteur du tronc d'arbre, et fit quelques pas en avant.

L'épaisseur du gazon qu'il foulait assourdisait le faible bruit de sa marche.

Dinorah distraite par ses propres pensées, ne l'attendit pas tout d'abord.

Mais enfin elle leva la tête.

Elle le vit alors, elle le reconnut, une flamme incomparable s'échappa des ses yeux humides, elle poussa l'un de ces cris sublimes qui jaillissent de l'âme, et qu'aucun musicien de génie ne saurait noter, et d'un seul élan elle bondit sur le cœur d'Olivier, jetant ses deux bras autour de son cou et balbutiant d'une voix brisée :

— C'est vous ! . . . enfin, c'est vous ! . . .

— Dinorah, ma bien aimée, demanda le jeune homme, qu'enivrait un bonheur surhumain, m'aimez-vous donc encore ? . . .

— Est-ce qu'on aime deux fois dans sa vie ? répondit la Bretonne avec une fierté pudique.

— Et vous m'attendez ?

— Je vous aurais attendu jusqu'à la mort . . . J'avais juré de vous attendre . . . vous le savez bien, Olivier.

— Ne vous avais-je pas écrit : " Ne m'attendez plus, Dinorah ! . . . "

— Oui, mais vous avez ajouté : " Car, à moins d'un miracle, je ne reviendrai pas . . . " Je comptais sur ce miracle, et vous voyez que j'avais raison, puisque vous voici revenu . . .

— Oui, et pour toujours ! . . . pour toujours ! . . . entendez-vous, ma bien aimée ? . . .

— Je vous entends et je vous crois. Oh ! j'ai besoin de vous croire . . . S'il me fallait maintenant me séparer de vous de nouveau, je sens bien que je n'aurais pas la force de vivre . . . car c'est vous qui êtes ma vie, Olivier ! . . .

— Dinorah, m'avez-vous maudit, en recevant la lettre fatale ?

— Comment l'aurai-je pu . . . demanda la jeune fille.

Elle dénoua ses bras enlacés autour du cou d'Olivier, et ramassant sur le gazon le papier tout usé qui venait de s'échapper de sa main, elle poursuivit :

— La voici cette lettre cruelle et cependant bien chère, que chaque jour, et à chaque heure du jour je relisais avec une douleur mêlée d'espérance . . . Mon ami, je veux la relire une fois encore . . . je veux la relire avec vous . . .

Et la jeune fille, s'appuyant sur son fiancé, commença d'une voix douce et lente :

" Chère Dinorah bien aimée,

" Ne m'accusez pas . . . ne me maudissez pas . . . plaignez moi ! . . . "

La Bretonne s'interrompit :

— Je vous obéissais, dit-elle, je vous plaignais ! oh ! je vous plaignais de toute mon âme . . . mais je ne vous maudissais pas . . .

Elle continua :

" Je suis le plus malheureux des hommes ! mon cœur est brisé, ma raison chancelle, une inexorable fatalité me contraint de renoncer à vous, c'est à dire à l'espérance, c'est à dire à la vie . . . "

Mlle de Kerven, après avoir prononcé cette dernière phrase, fut contrainte d'essuyer ses yeux, que voilait un nuage de larmes.

— Oh ! oui . . . balbutia-t-elle, vous deviez bien souffrir, mon ami, si votre souffrance égalait la mienne ! . . .

— Enfant chérie, répondit Olivier en pressant Dinorah sur son cœur, j'ai beaucoup souffert, en effet, et ma souffrance dépassait la vôtre ! . . .

— Qui sait ? répliqua la jeune fille. Êtes-vous donc bien certain de m'aimer plus que je ne vous aime ? Je ne crois pas que ce soit possible ! . . .

Puis elle reprit :

" Vous m'aviez juré de m'attendre . . . ne m'attendez plus, Dinorah, car, à moins d'un miracle, je ne reviendrai pas ! . . . "

— Ah ! s'écria-t-elle en s'interrompant de nouveau, le voilà le mot béni, le mot qui m'a sauvé ! Ce miracle qui pouvait vous ramener à moi, c'était la porte ouverte à l'espérance, c'était le rayon dans la nuit ! Ce miracle, vingt fois, cent fois, mille fois par jour, je le demandais à Dieu, et Dieu m'a exaucée à la fin ! . . .

— Vous ne vous trompez point, ma bien aimée, dit Olivier avec une émotion grave et triste, car il pensait aux événements terribles qui venaient de

s'accomplir pour le rendre libre ; c'est bien un miracle, en effet, que vos prières ont obtenu, et Dieu s'est manifesté clairement dans sa puissance sans limites....

—Je vous rends la parole qui vous liait à moi, poursuivit Dinorah. Hélas ! je dois vous la rendre, puisqu'il me faut trahir le serment qui m'enchaînait à vous.... Vous êtes libre.... soyez heureuse.... c'est mon unique et ardent désir, c'est la seule grâce que je puisse demander à Dieu désormais.... Oubliez le malheureux qui ne vous oubliera jamais.... N'aimez plus celui qui vous aimera toujours !....

—Vous oublier ! ne plus vous aimer ! fit la jeune fille avec une indicible ardeur, est-ce que c'est possible ? Est-ce que vous avez pu croire un seul instant que cela serait ? Autant valait m'écrire : Ne respirez plus ! vivez sans air et sans soleil !.... La tendresse que j'ai pour vous, Olivier, c'est le soleil et c'est l'air de mon âme....

—Adieu, Dinorah, continua-t-elle, adieu mon beau rêve.... adieu !.... Oh ! que ce mot est dur, quand on avait espéré toute une longue existence d'amour et de bonheur à vos genoux !....

—Ma destinée est inflexible ! Il me faut répéter ce mot fatal : adieu ! et je voudrais mourir en le traçant.... Mais Dieu est sans miséricorde... il me confamme à vivre !....

La jeune fille se tut.

Olivier lui prit doucement la lettre des mains et la déchira en une multitude de petits morceaux que la brise légère emporta dans son vol, et qu'elle laissa retomber un peu plus loin sur la pelouse, qu'ils tachetèrent de points blancs pareils à des marguerites printanières.

—O ma bien-aimée, dit-il ensuite, qu'ainsi s'envole de notre âme jusqu'au souvenir de nos tristesses et de nos douleurs !.... Le passé n'existe plus.... nous n'avons pas souffert !.... Rien n'est vrai que le présent, puisque nous voilà réunis.... Oublions.... oublions !....

—N'oublions pas, au contraire, mon ami ! répliqua la jeune fille.

—Pourquoi ?

—Les jours radieux semblent plus beaux et plus doux encore quand on se souvient des jours de tempête !....

—Notre bonheur, pour être infini, n'a pas besoin des souvenirs d'un passé douloureux.

—Souvenons nous quand même ; souvenons nous de ce que Dieu a fait pour nous, afin de le remercier et de le bénir tous les jours de notre vie.

—Vous êtes un ange, Dinorah ! s'écria Olivier.

—Où sont mes ailes ? demanda la Bretonne avec un adorable sourire.

—Il me semble que je les vois....

—Eh bien ! soyez certain, du moins, je ne m'en servirai jamais pour m'envoler d'auprès de vous.... Venez vous asseoir, et laissez-moi vous regarder, mon ami. Je veux vous comparer à l'image que je gardais dans mon cœur.... Oh ! c'était vous.... c'était bien vous !....

Dinorah prit son fiancé par la main et le conduisit jusqu'au petit tertre de verdure qui lui servait de siège, et sur lequel ils se placèrent tous les deux.

Pendant quelques minutes ils restèrent silencieux, l'un à côté de l'autre, échangeant des regards plus éloquents que des paroles.

Ce fut Dinorah qui parla la première :

—Mon ami, dit-elle presque timidement, cet obstacle terrible, insurmontable, cet obstacle qui pendant si longtemps nous a séparés, il n'existe plus ?

—Non, ma bien-aimée, grâce au ciel....

—Il ne renaîtra pas ?

—Il ne peut pas renaître.

—En êtes-vous bien sûr ?

—Je vous le jure sur mon honneur et sur mon amour....

—Puis-je le connaître ?

—C'est impossible.

Dinorah baissa les yeux.

—Oh ! ma chérie, mon ange adoré ! murmura Olivier en mettant un genou en terre devant la jeune fille, je vous en conjure, ne vous blessez pas de mon silence.... n'y voyez point une défiance que je ne pourrais me pardonner.... Désormais il n'y aura pas un mystère dans ma vie.... je

penserai tout haut devant vous.... Mais, je vous le demande à genoux, ne m'interrogez jamais sur cette année funeste que j'ai passée loin d'ici. Ne me demandez jamais mon secret, car c'est mon amour même qui me défend de vous le révéler....

—Mon ami, répondit la jeune fille, votre volonté et vos désirs sont sacrés pour moi.... je crois en vous comme je crois en Dieu.... Jamais vous n'entendrez une question sortir de mes lèvres ! Il est une chose, cependant, que je crois pouvoir vous demander.... ces vêtements noirs que vous portez sont-ils des vêtements de deuil ?

—Je porte le deuil, en effet.... le deuil de mon père.... le deuil du plus noble et du meilleur des hommes....

Dinorah saisit la main d'Olivier et l'appuya contre ses lèvres :

—Pauvre ami ! balbutia-t-elle ensuite, je viens de rouvrir une blessure saignante.... pardonnez-moi. Je l'aurais tant aimé, votre père !.... Vous lui ressemblez, n'est-ce pas ? Moi aussi je veux porter son deuil.... nous le pleurerons ensemble. Vous me parlerez de lui, et je m'efforcerai de vous consoler....

—Lui aussi vous aurait tendrement aimée, ce bon père, s'il vous avait connue ! fit Olivier d'une voix basse et triste. Hélas ! il est parti ! mais du haut du ciel il vous voit.... du haut du ciel il vous bénit....

Les lèvres de Dinorah remuèrent.

Sans doute elle murmurait une prière qui dut monter comme un parfum et comme une harmonie jusqu'à l'âme de Philippe Le Vaillant, au pied du trône de Dieu, dans les espaces infinis où revivent les justes pour l'éternité.

Olivier reprit :

—Et maintenant, chère bien-aimée, voulez-vous que nous parlions de l'avenir, puisque l'avenir nous appartient ?

—Tout ce que vous voulez, je le veux. D'ailleurs, parler de l'avenir, c'est parler du bonheur..

—Vous êtes ma fiancée, Dinorah....

—Oui, puisque nous avons échangé nos cœurs et que je porte à mon doigt l'anneau de votre mère.

—Fiancée ! Ce titre est bien doux.... mais quand me sera-t-il permis de vous en donner un plus doux encore ?....

XVI

DINORAH (suite)

La blanche jeune fille devint pourpre comme une cerise mûre.

Olivier poursuivit :

—Quand serez-vous ma femme ?

—C'est à vous de le décider, Olivier, balbutia Mlle de Kerven ; n'êtes-vous pas déjà mon maître et mon seigneur ?....

—Ainsi, vous m'acceptez pour époux ?

—Je fais plus que vous accepter, puisque je vous ai choisi.

—Vous savez cependant que je ne suis pas noble.

—Eh ! que m'importe la noblesse ?

—Ne regretterez-vous jamais la mésalliance d'un nom si glorieusement porté par vingt générations de gentilshommes ?

—Mes ancêtres dorment dans leurs tombeaux blasonnés ; ne les réveillons pas. Ils ignorent sans doute qu'au fond d'une humble métairie bretonne il existe encore une Kerven. D'ailleurs, que me parlez-vous de mésalliance ? Vous êtes noble, mon ami, puisque vous avez la noblesse de l'âme et du cœur....

—Dinorah, vous êtes pauvre, et vous ne savez pas si je suis riche....

—Fussiez-vous aussi pauvre que moi, nous aurions toujours assez pour nous deux. Qu'avons-nous besoin de fortune, et qu'en ferions-nous ? Non, je ne sais pas si vous êtes riche, mais je sais que vous êtes bon.... je sais que je vous aime et que vous m'aimez.... N'est-ce pas suffisant ?

A suivre

LADY EDWARDS

La noblesse anglaise patronise les grands remèdes. Bridgfoot House, Iver, Bucks, Ang., "Lady Edwards a souffert du rhumatisme, pendant plusieurs années, le mal était principalement dans les genoux. On lui persuada d'acheter une bouteille d'Huile St-Jacob. Après 15 jours, toutes les douleurs disparurent. Le soulagement éprouvé est tel que Lady Edwards ne veut jamais se passer de ce remède."

GRANDE OUVERTURE DE MODES DU PRINTEMPS

Mardi, Mercredi, Jeudi, et les jours suivants, j'invite les Dames en général à venir examiner les chapeaux fashionables importés de Paris, Londres et New-York et différentes autres nouveautés, tel que chignons, cravates, etc., etc.

Mde H. POITRAS,
1989 Notre Dame.



Mrs. M. E. Merrick,

De Toronto, Ontario, guérie du

CATARRHE ET DE LA NEURALGIE

Une bonne autorité a dit que "la névralgie est le cri des nerfs demandant du sang pur." L'action promptement de la Sarssepaille de Hood sur le sang, combinée avec son effet sur les nerfs, tonique et revivifiant, en fait une superbe médecine pour la névralgie, ainsi que le catarrhe, etc. Nous signons cette lettre à ceux qui éprouveront telles douleurs, et particulièrement aux

FEMMES SOUFFRANTES

"Pendant plusieurs années j'ai souffert du catarrhe, de la névralgie et de

DEBILITE GENERALE

Je n'obtins aucun soulagement des avis médicaux et mes amis craignaient que je ne trouvasse rien pour me guérir. Il n'y a pas bien longtemps, on m'avisait d'essayer la Sarssepaille de Hood. A cette époque j'étais incapable de marcher, même à la plus courte distance, sans me sentir envahie d'une

FAIBLESSE MORTELLE

Et je souffrais de douleurs atroces, causées par la névralgie, dans la tête, dans le dos et dans les membres, douleurs qui m'épuisaient. Mais je suis fière de dire que peu après avoir commencé à me servir de la Sarssepaille de Hood, je m'aperçus qu'elle me faisait du bien. Quand j'en eu pris trois bouteilles j'étais radicalement

GUERIE DE LA NEURALGIE

Je repris mes forces rapidement, et je puis marcher deux milles sans ressentir de fatigue. Je ne souffre plus tout à fait autant du catarrhe, et trouve que à mesure que mes forces s'accroissent mon catarrhe disparaît. Je suis, à la vérité, une autre femme, et suis très reconnaissante à la

SARSEPAILLE DE HOOD

de ce qu'elle a fait pour moi. C'est mon vœu que ce témoignage mien soit publié, afin que les autres personnes qui souffriraient comme j'ai souffert puissent savoir comment être soulagées.—MME M. E. MERRICK, 57, rue Elm, Toronto, Ont.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

En-devant de la maison W. Newman & Fils.—Prendra de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7288.

CHOSSES ET AUTRES

—Les Lazaristes français ont fait depuis quelque temps 30,000 conversions en Abyssinie.

—Il y a dans le monde entier actuellement environ 10,000 bateaux à vapeurs représentant ensemble environ 10,000,000 de tonnes.

—En Angleterre il y a plus de 1,000,000 de pieds carrés sous chassis vitrés, uniquement employés à la culture des tomates qui sont vendues de 8 cents à 16 cents la douzaine selon les saisons.

—Les Russes nomment la grippe le catarrhe chinois; les Allemands l'appellent la peste russe; les Italiens lui donnent le nom de maladie allemande; les Français la désignent comme la fièvre italienne. Tous les peuples attribuent cette maladie à leurs voisins.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --
Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.



Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi
DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant,
81, St-Jacques Montréal, Canada

"German Syrup"

REMEDE POUR LE GROUP ET LA TOUX

Pour les enfants il faut qu'un remède soit absolument sûr. Il faut qu'une mère ait autant de confiance à ce remède qu'à son livre de prière. Il faut que ce remède soit sans ingrédients incertains, violents et dange eux. Il faut qu'il soit sans reproches tant dans son matériel que dans sa fabrication. Il faut qu'il soit facile à administrer, facile et plaisant à prendre. Il faut que l'enfant l'aime. Il faut qu'il soit prompt dans ses effets, soulageant immédiatement, comme les maladies des enfants viennent vite, augmentent vite, et finissent d'une manière fatale ou autrement en très peu de temps. Il ne faut pas seulement qu'il les soulage vite, il faut aussi qu'il les guérissent promptement, parce que la constitution des enfants perd sa force quand ils sont enfermés trop longtemps. Il faut que ce remède soulage avec de petites doses. Pour un enfant, une grande quantité de remède n'est pas nécessaire. Il ne faut pas que ce remède diminue l'appétit ou la santé de l'enfant. Toutes ces considérations s'appliquent aux grandes personnes comme aux enfants, et font du Sirop Allemand de Boschee, le remède favori des familles. (3)



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert de Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sous réception de 25 cents en timbres de poste

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

MAISON BLANCHE

65, Rue St-Laurent

CHAPEAUX! CHAPEAUX! Nouvelle importation venant d'être reçue.

—PRIX MODÉRÉS—

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes générateurs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails complets (scellés), 8 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin les rues Craig et Bleury.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous tirons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. Early
Commissaire

Nous, les sous-général, Banquiers et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 10 MAI 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 250 sont.....	50,000
500 PRIX DE 100 sont.....	50,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

\$1,131 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paions tous les frais d'Express en BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants. Adressez: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature elle-même
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets intérieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillard, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Debilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

La Salsepareille d'AYER

Est supérieure à toutes les autres préparations se disant dépuratives du sang. La première de toutes, parce que le principal ingrédient employé à sa fabrication est l'extrait véritable de la racine de salsepareille de l'*Honduras*, la variété la plus riche en propriétés médicinales. Aussi, parce que la Bardane Jaune est cultivée expressément pour la Compagnie et est toujours fraîche et de la meilleure qualité. Avec un soin égal et judicieux, chacun des autres ingrédients est choisi et combiné. Elle est

La Médecine Supérieure

parce qu'elle est toujours la même, en apparence, goût et effet. Elle est grandement concentrée, et de petites doses seulement sont nécessaires. Elle est, en conséquence, le dépuratif du sang le plus économique qui existe. Elle rend les aliments nutritifs, le travail agréable, le sommeil réparateur et la vie pleine de bien-être. Elle recherche toutes les impuretés dans le système et les expulse sans faire de mal par les voies naturelles. La Salsepareille d'AYER donne à la démarche l'élasticité, et aux vieillards et aux infirmes, la santé, les nouvelles forces et la vitalité.

La Salsepareille d'AYER,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1: six flacons, \$5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
140 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PRÉFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LAUMBE,
Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. SMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL ARPENTEUR
**197, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal**

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

M Félix Sauvageau, entrepreneur-ménager, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈRÉBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

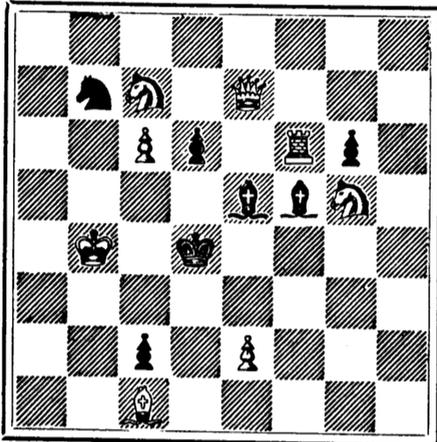
CONCOURS DE SOLUTIONS

Noms	Dernière mention.	Pro. No 2.	Pro. No 3.	Total
Nap. Contant.....		2	2	6
J. E. L., M. D.....	2	0	0	2
T. Brunet.....	2	0	0	2
E. Jacques.....	2	2	2	6
A. Ladouceur.....	2	2	2	6
A. Morin.....	2	2	2	6
J. L. Guy.....	2	2	2	6
J. A. Bleau.....	2	2	2	6
E. Emond.....	2	2	2	6
J. B. Robert.....	2	2	0	4
C. N. Parent.....	2	2	2	6
R. Phibert.....	2	2	2	6
E. M-don.....	2	0	0	2
Nap. Letang.....	2	2	2	6

No 34.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal

Noirs—7 pièces



Blancs—8 pièces

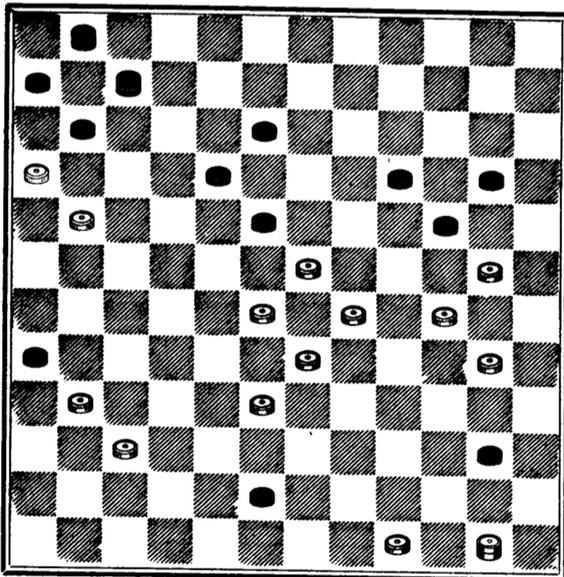
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

Nos 36.—PROBLEME DE DAMES

CONCOURS DE PROBLEMES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 6.—DEVISE: "Loriot."

Noirs—13 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

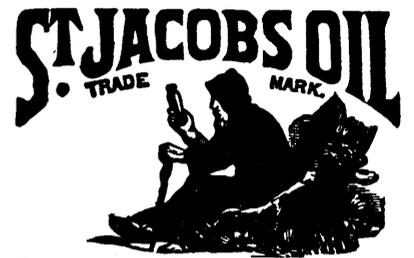
SOLUTIONS DES PROBLEMES DU CONCOURS DE DAMES

No 2		No 3	
63 à 57	31 à 55	52 à 47	18 à 68
41 à 36	42 à 29	45 à 38	33 à 65
47 à 40	46 à 35	38 à 33	26 à 39
30 à 24	29 à 18	58 à 52	65 à 46
57 à 51	45 à 58	47 à 41	36 à 47
59 à 52	58 à 47	67 à 61	68 à 55
53 à 5	18 à 68	50 à 45	39 à 37
50 à 45	39 à 61	48 à 41	55 à 48
5 à 18 gagne		54 à 2'gagne	

Solution juste du problème de Dames No 32 par Nap. Brochu, Lévis.

Solution du problème d'Échecs No 33

Blancs
1 T 6 F
2 Mat selon le coup des Noirs,
Noirs
1 Ad libitum.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.



NOUVELLE ROUTE VERS L'ALASKA

PAYSAGE SANS PAREIL

Le steamer "ISLANDER" doit faire voile de Vancouver

— LES —

17 Juin, 3 et 18 Juillet,
2 et 17 Août 1892

Touchant aux nombreux îlots de la Colombie Anglaise et faisant escale à Fort Simpson, Metlakahla, Gardner's Inlet, China Hat, River's Inlet, Fort Rupert, Alert Bay, Etc.

Pour le taux du passage, le coucher et autres arrangements s'adresser aux agents du Pacifique Canadien à Montréal, et au

BUREAU des BILLETS à Montréal

266, RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C. P. R.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS "THE DOLLAR" KNITTING MACHINE
Ask your sewing machine agent for it, or send a 3c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR 50c. SEND TO CREELEMAN BROS. M'f'rs., Georgetown, Ont.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts à la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
123 rue St-Laurent

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
 GRANDE
OUVERTURE
 DE LA
SAISON
 DU
PRINTEMPS '92

Dans tous les
Départements !
JOHN MURPHY & CIE
 Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
 Au comptant et à un seul prix
 Bell Tel. 2192 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

ARRANGEMENTS POUR LA
 VACANCE DE PAQUES

Des billets de retour seront émis au prix de
 Un seul bil'et de première classe

Les 14, 15 et 16 Avril
 bons pour le retour jusqu'au 19 avril 1892,
 entre tous les points du réseau de la compa-
 gnie.

Pour les **ETUDIANTS ET PROFES-
 SEURS**, des billets de retour seront émis
 aussi, au prix d'un billet d'aller et un tiers,
 depuis le premier avril jusqu'au 15 inclusi-
 vement, sur présentation de certificats si-
 gnés par le principal de l'école. Ces billets
 sont bons pour le retour jusqu'au 9 mai
 1892.

On peut obtenir des informations com-
 plètes de l'un des agents de la compagnie,
 et à Montréal aux bureaux des billets à la
 gare Bonaventure et au No 143, rue Saint-
 Jacques.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
 DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Mala-
 dies de la peau sont aujourd'hui d'un usage
 général. Des cas nombreux de demangeai-
 sons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés in-
 curables, ont été radicalement guéris par
 l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
 Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
 sortes.
 Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
 Savon No 8—Contre les taches de rousse et
 le masque.
 Savon No 14—Surnommé à juste titre savon
 de beauté, sert à embellir la peau et donner
 un beau teint à la figure.
 Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
 essentiellement contagieuse disparaît en quel-
 ques jours en employant le savon No 17.
 Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce
 savon a déjà produit les cures les plus admi-
 rables, et cela dans les cas les plus chroniques.
 Ces savons sont en vente chez tous les phar-
 maciens. Expédiés par la poste sur réception
 du prix, (35 cents).

ALFRED LIMOGES
 Saint-Eustache, P.Q.

**C. ROBILARD, 27, rue St-André.—Soul
 embouteillé ur.**



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente chez tous les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros
 et en détail à la **CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal.**

HAUT TEMOIGNAGE, Eau Minérale St-Leon

MESSEURS,
 Je prends plaisir de déclarer que depuis
 que je suis à Québec j'ai fait usage de l'Eau
 Minérale de St-Léon, avec beaucoup d'effica-
 cité, pour les douleurs rhumatismales et
 l'indigestion, dont il m'est arrivé de souf-
 frir depuis plusieurs années. J'ai aussi fait
 usage de plusieurs autres sortes de médica-
 ments mais sans obtenir de résultat. Je
 continue encore l'usage de votre eau renom-
 mée que je recommande beaucoup à ceux
 qui auraient à souffrir des mêmes maladies.

THEODORE W. DOWNS
 Consul des Etats-Unis, Québec.

DEVENEZ FORT EN PRENANT **Johnston's Fluid Beef** Conservez-vous vigoureux
 —DU— En le prenant
 Régulièrement.

J.P. Bourdeau

97—RUE SAINT-LAURENT—97

Importateur des célèbres chapeaux :

Lincoln Bennett, Wilkinson, Carrington, Marshland, Christie, Woodhams,
 Sutton et Torkington.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
 Actif au-delà de..... 1,550,000
 Rev. nu pour l'an 1891..... 1,800,000

J. H. ROUCH & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOGUE Agent du dept français. **PIERRE DUPONT**, Insp. des Agences.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
 Le Célèbre

**CHOCOLAT
 MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
 Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

Survivre à ce qu'il y a de mieux

Est ce qui est arrivé et ce qui donne la
 Prééminence à la

LESSIVE PHENIX

Vous savez ce dont nous voulons parler sans doute

L'Angleterre et la France ne peuvent pas s'en passer. Le Canada s'aperçoit tous
 les jours que rien ne peut y suppléer.

C'EST UNE POUDRE A LAVER

Du plus bas prix possible, de qualité supérieure à toute autre pour le lavage et le
 nettoyage. Jamais le public n'a eu rien d'équivalent. Cette poudre ne coûte que
 quelques centimes et elle fera épargner bien des dollars et bien du temps à ceux qui en
 feront usage. Par son emploi, il n'y a pas lieu au long travail et à l'usure des vête-
 ments et les servantes resteront chez-vous.

CETTE POUDRE EST VENDUE PAR TOUS LES EPICIERS

**ORGUE
 EOLIEN**

La plus grande Merveille Musicale.
 Visite et correspondance sol icitées.

L.E.N. PRATTE
 1676
NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Flautos
 Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et
 des Orgues Eoliennes Peloubet et
 Dominion.

**COOKS FRIEND
 BAKING POWDER.**

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

**PLUS
 de TÊTES CHAUVES
 ni de CHEVEUX GRIS.**
CAPILINE
 PROPRIÉTÉ, BEAUTÉ &
 EFFICACITÉ SONT LES
 QUALITÉS DE CE
 RESTAURATEUR
 DE MANIÈRE LA MOINS
 PHARMACIEN.
 50¢

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour
 guérir le Rhume de Cerveau dans toutes
 ses phases.

**SOULAGE, NETTOIE,
 GUÉRIT.**

Soulage à l'instant, Guérit pour
 toujours, Infaillible.

Plusieurs soldantes maladies sont sim-
 plement des symptômes du Catarrhe, tel
 que : Mal de tête, surdité partielle, perte
 de l'odorat, mauvaise haleine, crachats
 glaireux, nausées, sensation de débilité,
 etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes
 ou d'autres semblables, c'est que vous avez
 le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de
 temps pour vous procurer une bouteille
 de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps,
 un rhume de Cerveau négligé résulte en
 un Catarrhe, suivi consommation et de mort.
 Le BAUME NASAL est en vente chez
 tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de
 poste payé sur réception du prix (soix.
 ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

**Saint-Nicolas, Journal illustré pour gar-
 çons et filles, paraissant le
 jeudi de chaque semaine. Les abonnements
 partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris
 et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10
 fr. ; Union postale, un an 20 ; fr. ; six mois :
 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Dela-
 grave, 17, rue de la Harpe, Paris (France).**

**Le Musée des Familles, publication bi-
 mensuelle illustrée
 Conditions d'abonnement : Un an (à par-
 tir du 1er janvier 1892) : Paris 14 francs,
 Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adres-
 ser à la librairie Ch. Delagrave 16 rue ut
 106, Paris (France)**